25 NOVEMBRE 1950

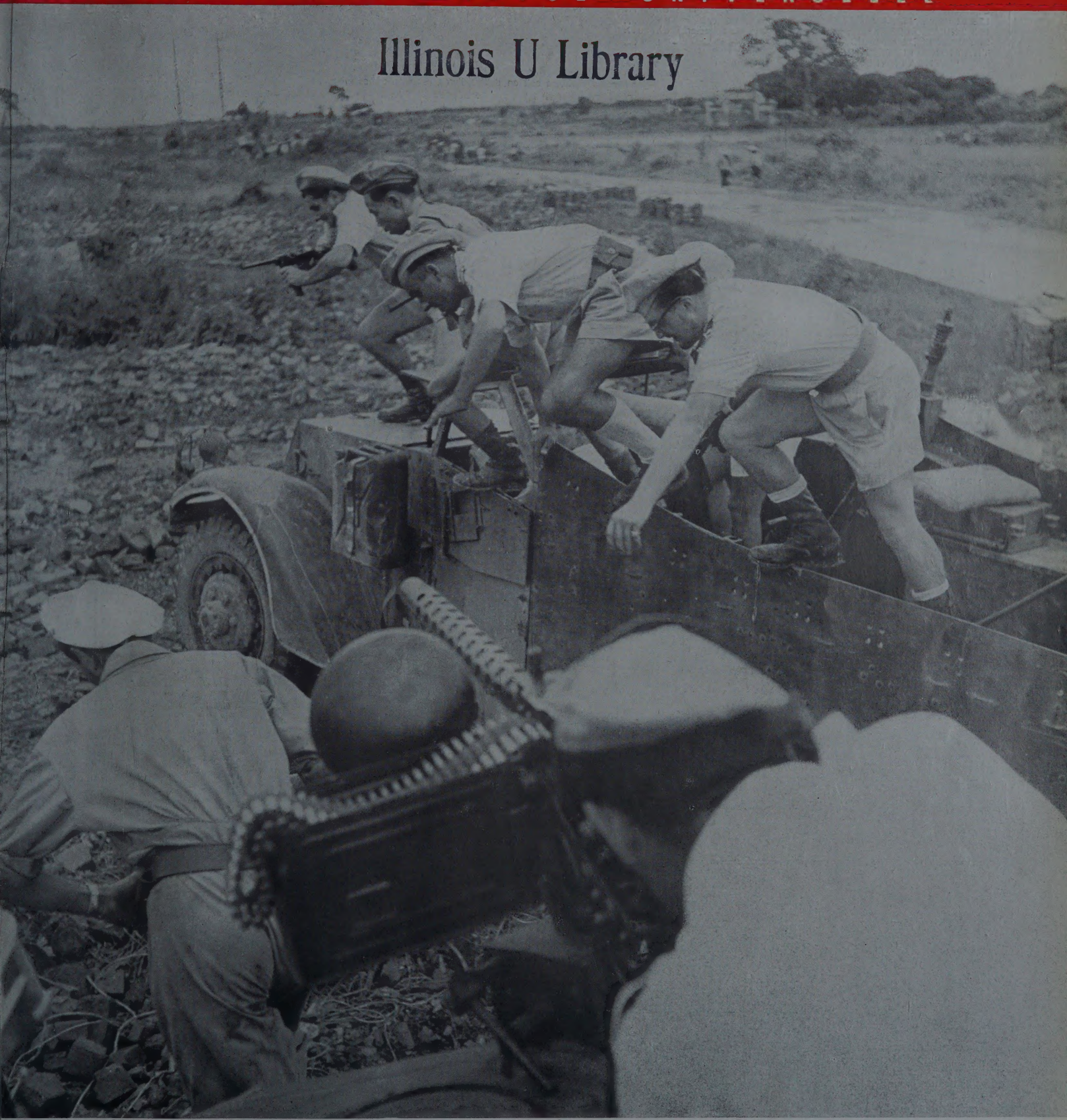
N° 267 - 100 FRANCS

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

Illinois U Library



HANOÏ ET LE DELTA SERONT DÉFENDUS

Au lendemain des délibérations du Comité de défense nationale, le Conseil des ministres a décidé que M. Letourneau, ministre chargé des rapports avec les États associés, disposerait de « pouvoirs étendus » pour doter, sans délai, le corps expéditionnaire d'Indochine des renforts nécessaires pour assurer, dans les meilleures conditions, la défense d'Hanoï et du delta tonkinois. (Ci-dessus : une patrouille d'éléments portés en action aux environs d'Hanoï, où une embuscade a été décelée.)

Comité de Direction :
Président : Vincent Delpuech.
Directeur : G. Cahen-Salvador.
Administrateur : S.-M. Quilici.

FRANCE-ILLUSTRATION

MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
Georges Oudard
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.

L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES TROIS NUMÉROS SPÉCIAUX.

L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL, RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS, PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
	6 mois...	1.950	2.450	2.550	3.050
	Un an...	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

		ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
ANGLETERRE. (livres)	6 mois...	2-15-0	3-10-0	3-15-0	4-5-0
	Un an...	5-10-0	7-0-0	7-10-0	8-10-0
BELGIQUE (francs) LUXEMBOURG (belges)	6 mois...	350	446,50	453,75	550
	Un an...	700	893	907,50	1.100
ÉTATS-UNIS. (dollars U. S. A.)	6 mois...	7	9	9.15	11
	Un an...	14	18	18.25	22
CANADA. (dollars canadiens)	6 mois...	7,58	9,92	10.08	12,23
	Un an...	15,15	19.84	20.15	24,45
PORTUGAL. (escudos)	6 mois...	202,75	258.50	262.75	318,50
	Un an...	405.50	517	525.50	637
SUISSE. (francs suisses)	6 mois...	30	38.25	39	47,25
	Un an...	60	76,50	78	94,50

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, livres, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an...	4.900	6.250	6.350	7.700

Les tarifs d'abonnement ci-dessus payables en monnaies étrangères ont été établis en fonction des récents alignements monétaires.

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : **50 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

MARVIN

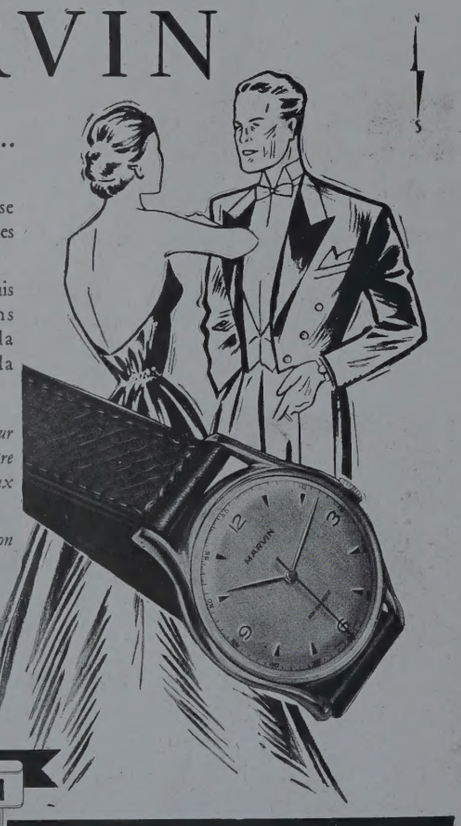
depuis 1850...

... a créé une merveilleuse gamme de Montres de lignes parfaites.

Cette année — comme depuis 100 ans — les Créations MARVIN connaissent la Grande Vogue pendant la Saison de Paris.

Munie d'un organe régulateur auto-compensateur, la Montre MARVIN est insensible aux variations de température.

C'est une des raisons de son succès dans 70 Pays.



MARVIN

LISEZ CETTE SEMAINE

Le grand hebdomadaire que vous attendiez depuis cinq ans

*

Le Rouge et le Noir

Informe en amusant... toujours plaisant, jamais vulgaire

LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.

LA SAINTE-CATHERINE

— Charmante Catherinette, vous me rappelez une femme que j'ai beaucoup aimée !...

— Et vous, un homme que j'adorais : mon grand-père !

SPORTS D'HIVER

La Mouche. — Où allez-vous, dame Puce ?

La Puce. — Je vais sauter sur ce haut plateau dénudé pour faire du patinage !

PRÉCAUTION

Le Chef de gare. — Comme ça, avec cet écriteau, les voyageurs ne pourront plus crier que je le suis !...

PERPLEXITÉ

Le Mari de la Femme a barbe. — Constatez le flagrant délit, monsieur le commissaire !

— Oui. Mais veuillez me dire laquelle de ces deux personnes est votre épouse...

ENTRAINEMENT

— Tu fais de la culture physique ?

— Oui, rapport à ma profession. Comme ça je peux me baisser avec plus de souplesse pour ramasser les « mégots » !

DEUX SIÈCLES SEPT GÉNÉRATIONS

DE PROBITÉ & D'EXPÉRIENCE BOURGUIGNONNE

PHILIBERT POULET (1708-1782)

JEAN-BAPTISTE (1759-1829) — MARC-JEAN-BAPTISTE (1752-1832)

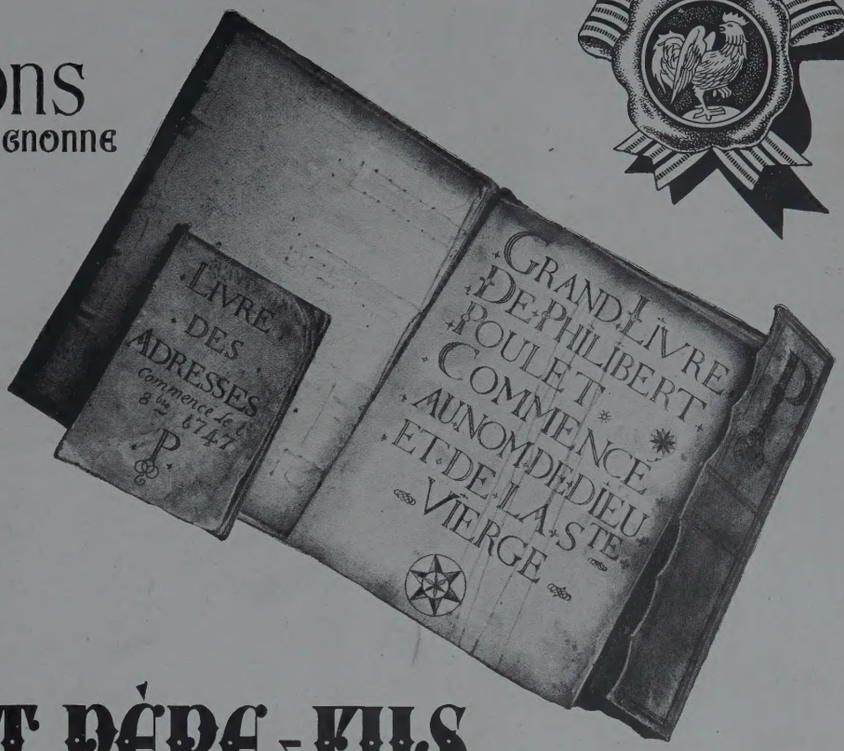
PHILIBERT (1776-1821) — JEAN-FRANÇOIS-AUGUSTE (1783-1849)

JEAN-BAPTISTE-EDMOND (1815-1884)

PIERRE GERMAIN (1845-1936)

PAUL-JACQUES (né en 1875)

JACQUES-PIERRE (né en 1908) — JANE GALLET — GEORGES-CLAUDE GALLET (né en 1902)



POULET PÈRE & FILS

PROPRIÉTAIRES-NÉGOCIANTS À BEAUNE (Côte d'Or)

MAISON FONDÉE EN 1747

PARADIS DES SPORTS D'HIVER

Equipement sportif incomparable

Hôtels confortables à partir de 14 francs suisses (pension, service et taxes)

Nouvelles facilités pour les devises

Tous renseignements auprès des Agences de voyages et de l'Office National Suisse du Tourisme :

PARIS, 37, Bd des Capucines
LONDRES, 458/59 Strand
BRUXELLES, Rue Royale, 75
NICE, 22, Bd Victor Hugo

UN COGNAC PRESTIGIEUX...

V.S.O.P.

Au sommet de la hiérarchie,
la "Grande Champagne", le 1er Cru du Cognac.
Issue des terrains crayeux de la Grande Champagne
et de la "Petite Champagne",
la "FINE CHAMPAGNE V.S.O.P.
REMY MARTIN"
est la parfaite synthèse
de ces deux Premiers Crus du Cognac.

DE PLAS

Maison fondée en 1724

REMY MARTIN

6me ANNÉE — NUMÉRO 267

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

25 NOVEMBRE 1950

EN CORÉE LES ALLIÉS PROGRESSENT VERS LE YALU

Tandis qu'à Lake-Success le Conseil de Sécurité s'efforce de régler pacifiquement la situation créée par l'intervention chinoise en Corée, les forces des Nations Unies ont repris leur lente progression en direction des défenses communistes organisées au sud du Yalu. Les troupes américaines utilisent couramment l'hélicoptère pour assurer les liaisons et pour ramener leurs blessés vers l'arrière. Phot. Associated Press.

ACTUALITÉS MONDIALES DE

MOSCOU. Durant que la propagande pour le congrès « pacifiste » de Sheffield battait son plein, l'armée rouge défilait au pas de parade devant le Kremlin le jour du 33e anniversaire de la révolution soviétique.

VOICI LE FAIT DE LA SEMAINE

SHEFFIELD. La première séance du congrès communisant de la paix a été aussi la dernière. Devant le refus du gouvernement travailliste de laisser pénétrer en Angleterre un certain nombre d' « indésirables », les congressistes se sont dirigés vers Varsovie, où tout était préparé pour les recevoir.

NEW DELHI. Détrôné par S. J. Bahadur Rana, son premier ministre, le roi du Népâl s'est réfugié auprès du pandit Nehru avec son petit-fils, tandis que ses partisans s'insurgeaient contre le régime Rana.

PLYMOUTH. Arrivant en Angleterre pour une visite officielle, l'amiral Jaujard, commandant en chef des forces navales de l'Union occidentale, passe en revue les marins de la garde d'honneur.

CARACAS. Le colonel Delgado Chalbaud, qui depuis 1948 présidait la Junte gouvernementale du Venezuela, a été enlevé et assassiné. Le général Urbina, arrêté comme instigateur de l'attentat, a été tué par ses gardes.

MADRID. L'O. N. U. ayant levé son veto aux relations avec l'Espagne, plusieurs pays ont aussitôt envoyé à Madrid un ambassadeur. Voici celui d'Argentine, le général Silva, descendant d'avion.

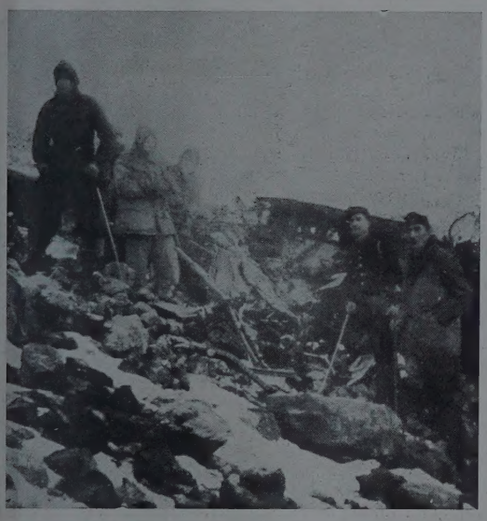
PARIS. Vignal, goal du Racing, ne peut empêcher les joueurs d'Arsenal de marquer. Ce match, disputé au Parc des Princes, vit la nette victoire de l'équipe anglaise, qui battit les Parisiens par cinq buts à un.

ROME. Le régime pénitentiaire italien comporte des adoucissements. C'est ainsi que les détenus de la prison Regina Coeli — prudemment contenus par des grilles — ont pu assister à un concert de variétés.

LYON. Dues à des pluies torrentielles, les crues de la Saône et du Rhône ont provoqué de sérieux dégâts, notamment dans la banlieue lyonnaise, où un millier de personnes ont dû évacuer leur foyer devant l'inondation.

LA SEMAINE

BLAMONT. Partis pour explorer le « Trou de la Creuze », dans le Doubs, sept spéléologues ont été surpris par une brusque montée des eaux souterraines. Un seul a été sauvé après trente heures d'efforts.



GRENOBLE. Après des heures d'efforts, les sauveteurs ont atteint le DC4 qui, ramenant de Rome des pèlerins canadiens, s'était écrasé dans le massif de l'Obiou. Mais les 56 passagers avaient tous péri.

LONDRES. Pour inciter les Londoniens à s'engager dans les services de défense passive, des chars évoquant les horreurs des bombardements ont figuré cette année dans le traditionnel cortège du lord-maire.

D'un Samedi à l'autre

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Les docteurs Desplas et Robin ont grandement raison de dire, au début de l'ouvrage qu'ils viennent de publier sur *l'Avenir de la Médecine en France*, que les problèmes posés par l'exercice de la profession médicale « symbolisent d'une façon remarquable les difficultés inhérentes à notre temps ». En vérité, je suis étonné de voir que les multitudes assistent avec apathie au combat mené par les médecins contre les doctrinaires de l'étatisme. Le public aurait tort de croire que les médecins ont pour principal objet de défendre leurs intérêts temporels. Ce que les médecins défendent, c'est la dignité d'une profession qu'ils aiment, c'est, en conséquence, les hommes souffrants qu'ils ont mission d'assister dans l'épreuve.

Le problème de l'étatisme n'est certes pas nouveau : il me souvient d'avoir prononcé, il y a déjà longtemps, dans la chaire de Charles Nicolle, au Collège de France, une leçon sur la médecine et l'étatisme. Ce problème n'est pas non plus localisé : il est dès maintenant mondial, aussi j'approuve MM. Desplas et Robin d'avoir consacré la première partie de leur étude au droit médical comparé. Dans tous les pays où règne une civilisation du type occidental, la médecine est à la recherche d'un œcuménisme, c'est-à-dire d'une doctrine d'universalité. L'œcuménisme technique ne soulève pas de difficulté : quand une méthode est bonne, tout le monde la prend et l'applique. L'œcuménisme moral, celui qui intéresse les devoirs du médecin envers les malades, envers ses confrères, envers les collectivités, envers la morale commune, celui-là suppose des controverses, des accords, certaines conditions sociales et politiques. Son temps n'est pas encore venu. N'empêche que la marche de l'étatisme apparaît, comme je le disais autrefois, un phénomène panique. La socialisation de la médecine est en train de retirer au médecin la liberté et même l'initiative, tout en lui laissant une responsabilité qui n'est pas légère.

Pour les médecins qui ont une haute idée de leur devoir, qui, dans leur combat contre la souffrance et la mort, n'acceptent pas d'être réduits à la condition d'automates, de distributeurs de remèdes, d'exécuteurs quasi impersonnels d'actes catalogués et tarifés, tout le problème est de sauvegarder les libertés essentielles en tenant compte de la poussée étatiste. Il est douloureux de voir la France, patrie de l'individualisme, la France qui a placé le mot de liberté dans sa devise au premier rang, la France qui a fait tant de révolutions pour trouver la formule d'un affranchissement raisonnable, il est douloureux de voir cette France, notre patrie, succomber à la folie de l'esprit systématique et renoncer du même coup à sa tradition de bon sens, à sa vocation humaine.

Les médecins cherchent donc à concilier ce que nos deux auteurs appellent « les nécessités impératives d'organisation des États modernes » avec les règles, avec la charte de leur difficile profession. Chacun, dans ce grand débat, produit ses arguments et propose des clartés. Tout le monde semble d'accord sur une simplification de la procédure bureaucratique. Beaucoup rêvent, justement par amour pour leur ministère, de s'y consacrer « à temps complet » ou, comme disent nos voisins, « full time ». J'approuve MM. Desplas et Robin sur leur programme d'organisation hospitalière, et en ce qui touche certaines centralisations nécessitées par l'appareillage aussi bien que par une sage économie du temps. Le problème d'une revision des études médicales sort de mon intérêt, requis pour l'instant par la lutte contre l'étatisme. Nos auteurs montrent peut-être une légère tendance démagogique quand ils proposent aux médecins de faire une nuit du 4 août, d'abandonner leurs privilèges. Quels privilèges, à vrai dire? Enfin l'intervention de *l'Etat-tiers-payant* trouvera toujours rétif le spectateur vigilant que je suis et veux demeurer.

L'homme de la foule aurait tort de croire que cette grande querelle ne le concerne pas. Ce soir, demain peut-être, il aura besoin du médecin et se trouvera saisi dans les engrenages d'une bureaucratie rébarbative. Que souhaite le malade ? Appeler un confesseur amical et se remettre entre ses mains? Ou bien s'abandonner, chair inerte, dans la chaîne d'une sécurité mécanisée?

A la fin de leur intéressant ouvrage, les docteurs Desplas et Robin nous proposent un aphorisme : « L'organisation dans la liberté. » On pourrait retourner la formule sans pour cela sortir de l'inquiétude. « La liberté dans l'organisation »? En ce cas, faites bonne garde, chers confrères ! Dans le maquis de l'organisation, j'ai grand-peur que notre liberté ne soit bientôt comparable à une épingle dans une meule de paille. Alors, l'organisation dans la liberté? Certes, mais à la condition que l'organisation n'envahisse pas tout l'édifice et ne réduise pas la liberté à l'épaisseur et à la consistance d'un papier mural.

LES JOURNÉES DRAMATIQUES DU TONKIN (*)

L'ÉVACUATION DE LAO-KAY NÉCESSITÉ MALHEUREUSE

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL LUCIEN BODARD

Le gouvernement s'est enfin résolu à prendre les dispositions qu'exigeait la situation dramatique de nos unités du Tonkin, telle qu'elle est apparue à la lumière des rapports de M. Letourneau et du général Juin. Les forces françaises vont recevoir les armes, le matériel, les avions et les renforts qu'elles attendaient en vain depuis des mois et des mois. La tactique militaire en Indochine va être « repensée » en fonction des possibilités et des moyens dont disposera notre corps expéditionnaire, tenu de faire face à des adversaires nombreux et abondamment pourvus d'armes modernes par la Chine communiste.

Il reste que de lourdes erreurs sont à la base des pénibles échecs subis par la France en Extrême-Orient. Une grave faute a été de ne pas prendre position nette, en raison des divergences de vues sur le problème indochinois lui-même. Une autre a été de ne pas exiger en temps voulu les crédits qui eussent permis à nos troupes de s'équiper pour faire face à une offensive qui, les articles de notre envoyé spécial Lucien Bodard en témoignent, était depuis longtemps prévisible.

La « rectification » du dispositif militaire, l'évacuation du haut Tonkin, le sacrifice de milliers de courageux combattants, l'abandon aux représailles vietminh d'éléments tonkinois fidèles à la France, tels auront été les fruits amers de l'attentisme, de l'absence de décision et des tergiversations gouvernementales. Savoir choisir et savoir agir sont pourtant les qualités banales exigibles de ceux qui ont charge de conduire les affaires de la France et de garder intacts son patrimoine et son prestige.

Le 10 novembre.

Il est un drame propre aux évacuations et qui n'est pas seulement celui de la guerre en elle-même, il s'agit du débat sur l'obéissance militaire. Qu'on se souvienne du malheureux colonel Charton, imprudent, peut-être par péché d'orgueil, l'orgueil d'un soldat toujours marqué, au cours d'un glorieux passé de combats, par le signe de la barraka. A Langson, par contre, les ordres de retrait furent exécutés presque trop bien. On ne fit pas sauter les dépôts par peur d'alerter les Vietminh, en sorte qu'ensuite l'aviation française dut, des jours durant, bombarder la cité. Or il s'agissait d'atteindre des casemates à munitions profondément enterrées, certaines sous 15 mètres de sable et d'argile. Vainement les vieux Junkers lâchèrent des projectiles de 500 livres ; la principale, au moins, de ces soutes demeura intacte.

Plus généralement encore, il y eut, après le désastre de Cao-Bang, comme une sorte de dépression au sein des troupes survivantes, et même des commandements locaux. Les consignes d'évacuation concernaient Langson même et les postes les plus proches de cette cité ; elles furent étendues, par erreur, à Dinhlap, cependant destiné à devenir le point fort français sur la RC4... Et même au delà de Dinhlap, dans la portion de route menant à Tien-Yen, des ponts furent détruits par le génie ! Il risquait de se créer une dangereuse psychose d'infériorité à l'égard de la force vietminh. De là le coup d'arrêt imposé par le général Juin. De là, à l'échelle même des unités, cette superbe défense de Lao-Kay par des effectifs se montant à peine à un bataillon et demi.

LA SOURICIÈRE DE LAO-KAY

Que Lao-Kay fût indéfendable, on le savait, et depuis des années déjà. Incendiée par les obus japonais de la dernière guerre, la cité n'était-elle pas, au bout de la vallée du fleuve Rouge, au pied des chaînes hérissées bordant le plateau yunnanais, un « hérisson » isolé, à plus de 300 kilomètres du delta ? Longtemps, il est vrai, les Vietminh avaient vainement multiplié les assauts. Ils s'étaient heurtés aux positions extérieures comme Hoang Su Phi et Pakha, plongées dans la jungle et défendues surtout par des partisans. Récemment encore — et bien que, devant les nouvelles concentrations ennemies, le dispositif ait été ramené jusqu'à la cité elle-même, jusqu'à ses fortins de ceinture — peut-être aurait-il été possible de se cramponner sans Hokéou et sans la Chine. Car la frontière est ainsi faite que Lao-Kay est complètement dominé, vers l'ouest, par des hauteurs étrangères et surtout par le fort Joffre, chinois en dépit de son nom ; de là, les communistes de Mao Tse Toung pouvaient à loisir surveiller les mouvements français en contre-bas et renseigner ainsi avec une précision méticuleuse les Vietminh... En attendant le jour où ils seraient intervenus eux-mêmes. Ainsi Lao-Kay risquait de devenir une souricière, et le commandement français, du moins depuis les événements malheureux de Cao-Bang et de Langson, était résolu à l'évacuation, mais à une évacuation qui ne fût ni prématurée ni tardive.

Car la difficulté majeure dans ce genre d'opérations réside dans le choix du moment nécessaire, c'est-à-dire le plus tard possible, sans qu'il soit cependant trop tard. Et dans les dernières journées de Lao-Kay il y eut un dialogue radio étrangement poignant entre les officiers de la garnison et l'état-major de Hanoï. Depuis une semaine au moins le commandement français multipliait les recommandations au colonel Coste en charge des opérations : « Surtout sachez que le salut de vos troupes est votre premier devoir ; partez à temps. Toute erreur d'appréciation pourrait être fatale... » Il était, en effet, manifeste que les soldats de là-bas éprouvaient une véritable douleur à abandonner à l'ennemi, par une retraite stratégique, ce qu'ils avaient si longtemps préservé. Pendant des mois, pendant des années, ces hommes avaient réussi, dans les conditions les plus précaires, à conserver cette ville insalubre, cette région sauvage. Ils avaient tenu avec de maigres effectifs et seulement grâce à la fidélité totale des populations montagnardes, à savoir les Méos des sommets et les Thaïs des vallées, qui avaient osé s'engager complètement avec les Français. Contre les Vietminh, les notables avaient prêché dans leurs villages et leurs hameaux une sorte de guerre sainte. Le plus courageux d'entre eux avait été le chef des Méos

(*) Voir *France-Illustration* des 14, 21, 28 octobre, 4 et 11 novembre 1950.

RETOUR DU VIETNAM, M. LETOURNEAU A FAIT AU CONSEIL DES MINISTRES SON RAPPORT SUR LA SITUATION MILITAIRE EN INDOCHINE.

BARRIÈRES DE BAMBOU PROTÉGEANT UN POSTE.

LE PASSAGE D'UNE RIVIÈRE PAR NOS TROUPES EN COCHINCHINE, OU LES COMBATS SE POURSUIVENT.

AVANT LES ÉVACUATIONS DE LA RÉGION D'ANCHAU, NOS CONVOIS CIRCULAIENT SUR LA RP13, AU MILIEU D'UNE JUNGLE PROPICE AUX EMBUSCADES.

de Muong-Khuong, une bourgade sur la frontière chinoise. Or qu'allaient devenir ces gens après la retraite des Français ? Les laisserait-on livrés aux vengeances communistes ? Et si eux-mêmes suivaient, quel serait le sort de leurs familles ? Certes, bien des femmes et des enfants avaient été évacués par avion. D'autres sans doute formaient ces colonnes civiles qui s'en allaient sur des pistes, de l'autre côté du fleuve Rouge, vers la cité de Phong-To, la capitale du vieux seigneur Thai Deo Van Ahn. En tout cela il y avait néanmoins la dureté inexorable des exodes. Et certainement tout le monde n'avait pu ainsi émigrer. Il restait des vieillards, des malheureux, qui avaient préféré demeurer près de leurs cases, près de leurs champs, même sous le régime du Vietminh.

MENACE D'ENCERCLEMENT

Bref, à la retraite les officiers de Lao-Kay auraient préféré la bataille — une bataille jusqu'au bout dans une cité encerclée.

A vrai dire, il y avait bien quatre ou cinq bataillons ennemis dans les alentours immédiats de la ville, mais jamais leurs attaques n'avaient été très violentes. Le Vietminh évitait même de se servir en plein jour de ses armes automatiques, sans doute dans la crainte que ses pièces soient aussitôt repérées et détruites par la chasse française. Tout se passait comme si l'adversaire ne poussait pas à fond ses assauts, dans la persuasion que la garnison finirait bien par se replier d'elle-même. Mais devant cette mollesse relative nos troupes installées dans leurs blockhaus en ciment et dans le fort Hennequin s'entêtaient à demeurer. Et même, le 31 octobre, elles passaient à la contre-attaque afin de dégager les abords du terrain d'aviation, depuis quelques jours sous le feu de l'ennemi. Et après des corps à corps le Vietminh fut repoussé de quelques kilomètres. La croix blanche, qui signifiait aux appareils l'interdiction d'atterrir, fut enlevée de la piste et un vieux Junker se posa aussitôt pour charger, en quelques minutes fiévreuses, les derniers blessés. Le colonel Coste s'empressait de télégraphier à Hanoï : « Il n'est plus question d'évacuer. On peut continuer la défense. »

Le soir même, dans la capitale tonkinoise, une conférence militaire débattait cette question. Il fallait trancher ce dilemme : devait-on utiliser l'amélioration de la situation pour perfectionner la défense de Lao-Kay ou, au contraire, devait-on en profiter pour procéder à une évacuation décidée en principe ? Finalement, il fut convenu que le choix serait laissé au colonel Coste.

Cependant, dans la nuit arrivaient des renseignements inquiétants : des forces vietminh importantes remontaient à marches forcées le long de la rive sud du Mékong pour couper la voie de retraite probable des Français de Lao-Kay vers Chapa et les pays thaïs. Ainsi l'ennemi réparait une erreur d'appréciation, car il avait cru que la garnison descendrait de Lao-Kay vers le delta tonkinois par la vallée du fleuve Rouge. En conséquence, il avait disposé ses unités en gros bouchons dans la vallée afin de détruire à la fois la colonne formée par la garnison et celle qui serait venue du delta pour lui tendre la main. Le Vietminh croyait recommencer sa victoire de Cao-Bang. Lorsqu'il s'aperçut de sa faute il entreprit de changer à toute vitesse son dispositif. Car les ordres pour lui étaient formels : il lui fallait à tout prix détruire nos forces de Lao-Kay.

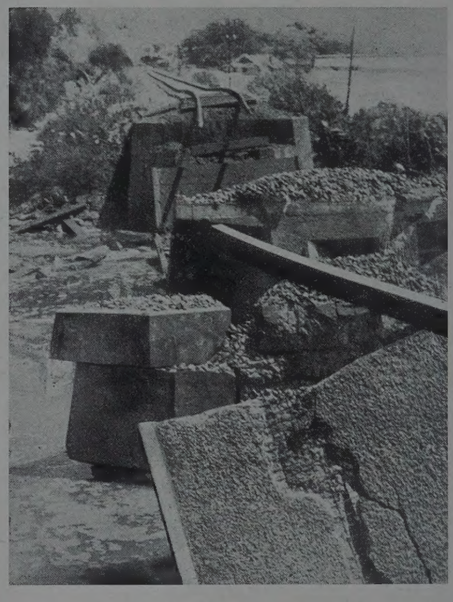
Ainsi donc les régiments vietminh, en minces et longues files, cheminaient par les sentes qui bordaient le cours boueux du fleuve Rouge encore en crue. Ce que l'ennemi avait cru réussir près de Yen-Bay, il allait tenter de le réaliser près de Chapa — station d'altitude perchée sur les premiers contreforts des montagnes thaïs. Le but était toujours un mouvement d'encerclement aboutissant à l'embuscade classique.

L'ÉVACUATION

Dans ces circonstances la décision du colonel Coste fut vite prise. L'évacuation commença mercredi, ce qui permit de devancer les bandes ennemies de quelques heures. Ce dut être un spectacle à la fois curieux et décevant pour les soldats chinois installés dans le fort Joffre, qui domine Lao-Kay, de voir ainsi la proie s'échapper. A vrai dire, il ne demeurait plus dans la cité que le colonel Coste et trois compagnies (deux compagnies thaïs et une compagnie sénégalaise), restés seuls pour repousser les assauts des Vietminh. L'élément principal, représenté par un bataillon algérien, était déjà installé sur la piste, comme protection. Et ce fut l'escalade par la route vers Chapa, à travers une jungle épaisse s'étageant des fourrés de la vallée jusqu'aux pins des sommets. A l'arrière-plan se dressait la masse énorme du Fan si Pan, ce mont de 3.000 mètres tout ruisselant de cascades et de torrents. De la verdure impénétrable partirent simplement quelques coups de feu. Le jeudi l'ensemble arrivait à Chapa, aux pauvres villas maintenant désolées. Et dès le lendemain la marche reprit par la piste — une véritable piste d'Orient, qui n'était qu'une éraflure sur les pentes

LAO-KAY ET LA RIVIÈRE NAM-TI. AU DELA DU FLEUVE ROUGE (EN HAUT, A GAUCHE), C'EST LA CHINE.

UN DES POSTES SURVEILLANT L'ABORD DU DELTA.



EN ANNAM : PONT DÉTRUIT PAR LES VIETMINH.

abruptes. Des escaliers dégringolaient dans les vallées aux forêts majestueuses, d'autres escaliers ramenaient sur des hauteurs fleuries de lis. Enfin, le lundi 6 novembre toute la colonne, après avoir passé le col de Sao-Sana, parvenait à Binh-Lu, une de ces cités thaïs aux filles ravissantes avec leurs boléros blancs et leurs ceintures dorées.

Mais pour les unités de Lao-Kay l'aventure ne faisait que commencer — elles allaient être réparties à travers tout le pays thaï pour animer la résistance de cette population nonchalante et fière qui ne veut pas de la domination vietminh. Elles vont avoir la difficile mission de se battre au milieu de montagnes escarpées, dans une jungle infinie, pour défendre cette contrée qui couvre le Laos. Nos troupes seront seulement reliées au monde extérieur par quelques aérodromes ; elles vont tenter de recommencer, à l'échelle de l'Indochine, ce que fut l'expédition Wingate, que les Anglais, dans la dernière guerre mondiale, menèrent en Birmanie au delà des lignes japonaises. Pour les ravitailler, pour les guider, pour les protéger aussi, nos troupes n'auront que des avions partis du delta.

POUR DÉFENDRE LE DELTA

L'évacuation de Lao-Kay a été une nécessité. Nécessité malheureuse, car elle donne au Vietminh un nouvel axe de pénétration depuis la Chine jusqu'au delta. On sait que l'ancien chemin de fer du Yunnan, cédé aux Chinois en 1946, fonctionne sur territoire céleste depuis Kunming jusqu'à Mon-Tseu, environ 100 kilomètres de la frontière indochinoise. De plus, l'ancien ballast entre Mon-Tseu et Hokeou (le faubourg chinois de Lao-Kay) a déjà été transformé en route. Il apparaît même que d'énormes chargements de traverses sont amenés sur cette section, ce qui présage le rétablissement de la voie ferrée. De même qu'avant l'évacuation de Lao-Kay, le Vietminh avait également aménagé en route l'ancienne voie dans la vallée du fleuve Rouge. Il avait mis au point, pour le passage de ses convois, des ponts en bambou qui étaient retirés après usage, par peur de l'aviation. Maintenant il est certain que l'ennemi va améliorer cette chaussée ; il est même question qu'il rétablisse lui aussi l'ancien chemin de fer. Quoi qu'il en soit, la vallée du fleuve formera désormais pour l'adversaire une nouvelle voie de pénétration et même d'invasion puissante et directe, conduisant à l'orée même du delta.

Depuis ces jours derniers l'armée française a procédé, cette fois pour des raisons purement stratégiques, à de nouveaux replis : d'une part, à Hao-Binh, au sud du delta ; d'autre part, dans la région d'Anchau, au nord. Ces contractions doivent permettre aux Français de rassembler les effectifs nécessaires à la constitution de masses mobiles de réserve capables d'intervenir efficacement dans une grande bataille. Mais les positions ainsi abandonnées assurent au Vietminh de nouvelles bases d'attaque contre le delta.

La ville de Hoa-Binh est située dans la vallée de la rivière Noire, à l'endroit où cet affluent du fleuve Rouge perce une dernière chaîne avant de pénétrer dans la plaine. La cité était donc difficile à défendre, à cause d'un éperon rocheux infesté de Vietminh qu'il faut traverser par un véritable col. Mais l'abandon de Hoa-Binh, réalisé sans coup férir, allait permettre à l'ennemi de rétablir des axes de communication capitaux, ceux qui vont de la région côtière du Nord-Annam, des provinces vietminh de Vinh et de Thanh-Hoa vers le haut Tonkin. Ces voies devaient traverser la dangereuse et escarpée rivière Noire justement dans les environs de Hoa-Binh. Aussi, depuis plus d'une année les Français avaient-ils fait des efforts importants pour contrôler effectivement toute cette section du fleuve. On se souvient que l'ennemi lança des attaques acharnées contre les postes commandant les gués — postes qui obligeaient les convois et caravanes vietminh à franchir la rivière Noire par des moyens de fortune, dans les conditions les plus dangereuses. Combien de soldats ennemis, combien de coolies chargés de sel ou de riz furent tués ainsi par balles ou emportés par les eaux rapides du fleuve ? Désormais le Vietminh pourra procéder librement au ravitaillement du haut Tonkin avec les produits du Nord-Annam ou ceux débarqués dans le port de Vinh. De plus, l'occupation de Hoa-Binh permet au Vietminh d'achever l'encerclement du delta, ce mouchoir de poche.

Par ailleurs, l'évacuation de trois postes dans la région d'Anchau, sur cette RP13 qui devait former la partie centrale du nouveau front nord, facilitera au Vietminh la pénétration dans le massif du Dong-Trieu, dont les chaînes surplombent à la fois les mines de charbon de Hongay, le port de Haïphong et la route essentielle allant de Haïphong à Hanoï. Il est donc probable que les Français seront amenés à établir une nouvelle ligne défensive sur les dernières crêtes, celles qui enferment le delta dans leurs dentelures sauvages.

L'idée générale paraît de plus en plus être la suivante : constituer dans la plaine un réduit solide, tout comme les Américains firent à Fusan. Les nouvelles forces d'intervention, récemment formées par prélèvements sur les postes et garnisons abandonnés, permettraient de repousser les assauts vietminh, même s'ils étaient lancés de toutes parts. Enfin de ce réduit partirait un jour la grande contre-attaque — toujours selon le processus américain de Corée. Mais on peut se demander si les moyens français seront suffisants pour une offensive aussi spectaculaire. Et surtout, jusque-là il faudrait se cantonner dans la défensive, une défensive dangereuse, car elle ne tolère aucun revers. Il suffirait d'un échec important pour que nos troupes fussent dans l'obligation d'évacuer Hanoï, qui n'est déjà plus qu'à une quarantaine de kilomètres des nouveaux fronts.

LA GUERRE RADIOACTIVE

par CAMILLE ROUGERON

En prenant le premier rang de l'actualité, la guerre de Corée a détourné l'attention des publications officielles américaines de l'été dernier sur ce qui sera vraisemblablement l'arme offensive et défensive la plus puissante qu'on ait jamais connue.

On s'accorde à classer la guerre radioactive et la guerre biologique *ex æquo*, au premier rang, faute d'une expérience qui permette de les départager. En tout cas, on les place très loin avant la guerre atomique, dont les destructions spectaculaires sont beaucoup plus limitées dans l'espace. C'est à la radioactivité rémanente du tritium et non à l'explosion elle-même de la bombe à hydrogène qu'Einstein, appuyé par quelques physiciens autorisés, attribuait au début de l'année les effets les plus sérieux : « L'empoisonnement de l'atmosphère, et par suite la destruction de toute vie sur la terre, est entré dans le domaine des possibilités techniques. » D'autres savants ont repris depuis les calculs et ont prouvé que cette crainte était exagérée, du moins en ce qui concerne ces engins beaucoup trop coûteux que sont la bombe atomique ordinaire et la bombe à hydrogène.

Mais la question n'est pas tranchée pour autant. Le rapport du premier semestre 1950 de la commission américaine de l'énergie atomique annonce la réalisation d'une « bombe-poison » déversant sur de vastes étendues des substances radioactives qui obligeraient les occupants à évacuer la région. Le rapport publié en août 1950 sur *The effects of atomic weapons* en collaboration par le département américain de la défense et la commission de l'énergie atomique, rapport qui est devenu un véritable manuel de défense passive atomique, traite sommairement des effets possibles de la guerre radioactive. Analysant dans le numéro de juillet 1950 du *Bulletin of the Atomic Scientists* les travaux du physicien autrichien H. Thirring, le professeur Ridenour complète les indications officielles par des précisions qui permettent de juger plus exactement la puissance de la nouvelle arme.

AUCUN POISON NE PEUT RIVALISER AVEC LES POISONS RADIOACTIFS

Qu'ils agissent par émission de rayons alpha, qui sont des noyaux d'hélium, de rayons bêta, qui sont des électrons, ou de rayons gamma, qui sont des ondes électromagnétiques comme la lumière et les rayons X, mais de longueur beaucoup plus faible, les éléments radioactifs naturels ou artificiels sont les plus puissants des poisons connus.

L'action la moins efficace est la voie externe, celle des radiations émises par une bombe atomique, comme celle des poussières qui seraient mélangées aux couches superficielles du sol sur lequel on vit. Les seules radiations pratiquement dangereuses sont alors les rayons gamma, les autres étant absorbées par les vêtements et la peau sous une épaisseur faible. Même dans ces conditions peu favorables, les éléments radioactifs synthétiques interdisent une zone à des doses insignifiantes. Toutes choses égales d'ailleurs, l'effet d'un corps radioactif est en raison inverse de sa « période », c'est-à-dire du temps qui s'écoule pour que, sous l'effet de sa désintégration, son émission se réduise de moitié. Si le radium répandu sur le sol n'est dangereux qu'à des doses de l'ordre du gramme au mètre carré parce que sa période est de mille cinq cent quatre-vingt-dix ans, les produits les plus intéressants pour la guerre radioactive, avec une période de l'ordre du mois, seraient vingt mille fois plus efficaces que le radium : quelques kilos suffiraient pour interdire la vie dans une région de l'étendue de la banlieue parisienne ou de la Ruhr.

Mais leur effet devient beaucoup plus grave si les radiations toxiques sont émises après absorption au contact même des cellules intéressées. La toxine botulinique, le plus puissant des poisons biologiques, tue à la dose d'un millième de milligramme ; le bosphore 32, inhalé ou ingéré, provoque la mort par localisation dans les os à une dose cent fois plus faible.

L'action interne autorise le recours à des émetteurs alpha et bêta, surtout aux premiers, dont l'effet ionisant est particulièrement dangereux. Les premiers accidents au cours de la fabrication du plutonium, émetteur alpha à période cependant très longue (vingt-quatre mille ans), ont conduit à en étudier le seuil toxique ; on admet qu'il ne faut pas en absorber plus d'un dix-millième de milligramme par an. La dose limite tolérable dans l'air, selon *The effects of atomic weapons* (p. 396), ne dépasse pas le quarantième d'un millionième de milligramme au mètre cube. Le principal secret des bombes atomiques, c'est de savoir ne pas s'empoisonner soi-même en les préparant.

COMBIEN DE « BOMBES-POISON » PEUT PRODUIRE UNE USINE ATOMIQUE ?

Le procédé le plus économique est l'utilisation de l'ensemble non purifié des éléments qui se forment dans le fonctionnement d'une pile atomique par fission des atomes d'uranium sous l'action des neutrons. L'arme radioactive apparaît ainsi comme un sous-produit de l'arme atomique. C'en est même un sous-produit obligatoire, qu'il est nécessaire d'extraire à intervalles réguliers de la pile si l'on ne veut pas que les neutrons dont elle est la source soient absorbés par ces nouveaux éléments, au détriment de la transformation de l'uranium en plutonium.

Quels peuvent être le tonnage produit par les usines atomiques américaines et l'étendue qu'il permet d'empoisonner ?

Les calculs de Thirring et Ridenour, qui n'ont pas été contestés, aboutissent, pour l'usine de Hanford, dont les piles auraient une puissance totale de 3 millions de kilowatts, à la production mensuelle de l'équivalent de 750 tonnes de radium. Ce tonnage suffirait à l'empoisonnement de 375 kilomètres carrés, soit l'étendue de Paris et de sa proche banlieue.

En raison de la faible période des produits retenus, leur puissance est telle qu'ils ne conviennent pas à la dispersion directe. Un deuxième stade de la préparation, assurément le plus simple, sera leur dilution par imprégnation dans un « sable radioactif » de finesse calculée pour la facilité de dispersion et d'ingestion par voie respiratoire.

Les chiffres auxquels aboutit M. Ridenour se tiennent à égale distance des vues exagérément pessimistes sur l'effet des éléments radioactifs tels qu'ils résulteraient des explosions de bombes et de la réserve des documents officiels américains, qui ne nient pas le danger mais ne le précisent pas. Le résultat reste assez inquiétant. La production mensuelle par une seule usine de la dose nécessaire à l'interdiction de Paris et de sa banlieue fait de l'arme radioactive un moyen de guerre d'une efficacité extraordinaire. Hanford n'est pas la seule usine atomique américaine ; on en construit d'autres ; il y a cinq ans que la production des premières, tout au moins en éléments à période de quelques années, s'accumule dans les arsenaux américains, car la commission de l'énergie atomique est assez avisée pour n'avoir pas rejeté ces produits à la mer. Elle trouvera dans ces réserves de quoi charger, le cas échéant, assez de « bombes-poison » pour infecter des centaines de milliers de kilomètres carrés.

CES ENGINS NOUVEAUX, MOINS BARBARES QUE LES AUTRES...

L'arme radioactive introduit dans la guerre aérienne le même surcroît de puissance que la substitution de la bombe atomique aux bombes ordinaires explosives et incendiaires ; la dilution des éléments retirés de la pile à uranium s'impose même, a-t-on vu, pour assurer une répartition suffisamment uniforme. De même que la bombe atomique permet à une aviation stratégique, en un seul voyage, des destructions de villes et d'industries dont cinq années de bombardements n'étaient pas venues à bout, de même l'aspersion aux produits radioactifs imposera en quelques jours l'évacuation de zones étendues choisies pour leur richesse générale et spécialement agricole.

La « bombe-poison » jouit de propriétés particulières qui ont même été présentées comme un caractère d'humanité qu'aucune arme ne possédait avant elle. La bombe atomique ordinaire ou la simple bombe explosive sont des moyens barbares pour convaincre les hommes d'abandonner les régions que l'ennemi désire occuper ou interdire ; les châtiments infligés par le code pénal ne doivent pas se limiter à la peine capitale. Les produits radioactifs rappellent cette astreinte journalière dont le juge assortit quelquefois ses injonctions pour en assurer l'exécution plus rapide. Leur voisinage ne signifie pas un arrêt de mort immédiat. Ceux qui consentiront à partir sur-le-champ vers les zones refuges — militaires qu'on désire voir se replier ou civils qu'on invite à cesser leurs occupations — n'en souffriront point ; ceux qui persisteront quelques jours en seront quittes pour une cure de repos prolongé ou une transfusion de sang ; ceux qui s'obstineront à se laisser transpercer par ces milliers de projectiles ionisants qui, à chaque seconde, détruisent un peu plus de leurs sources de globules sanguins y trouveront la mort.

...MODIFIENT LA STRATÉGIE ET LA TACTIQUE MODERNES

Les applications « stratégiques » de l'arme radioactive par une aviation du même nom couvrent toutes les opérations de bombardement qui ne visent pas directement les armées en opérations. L'agriculture sera la première à en souffrir, comme d'ailleurs de l'arme biologique. Il n'est pas nécessaire d'interdire pendant toute une année l'accès d'un champ ; la dispersion de poussière à faible période suffit, pendant les quelques journées qui conviennent à la moisson. Mais le danger de produits solubles absorbés par les récoltes dépasse largement le premier. La menace la plus générale et la plus grave est probablement même l'empoisonnement de toutes les sources d'un pays par entraînement des produits radioactifs dans l'eau de pluie, à raison de quantités infimes dont l'ingestion serait mortelle.

Les applications « tactiques » de l'arme radioactive, c'est-à-dire celles qu'en ferait une aviation au profit direct des troupes en ligne, valent largement les applications stratégiques. Quelques objections ont été faites. La guerre radioactive, écrit-on en particulier dans *The effects of atomic weapons*, ne s'applique pas aux opérations tactiques. L'adversaire pourrait s'accrocher au terrain, qu'il accepte l'éventualité de pertes importantes mais non immédiates ou qu'il remplace ses effectifs dans le secteur en cause avant qu'ils aient absorbé des radiations à dose dangereuse.

L'exigence de la mort instantanée pour les armes tactiques paraît assez discutable. Si les vingt divisions de von Paulus, au lieu de tenir deux mois et demi dans Stalingrad sous des assauts fort coûteux pour l'assiégeant, avaient pu fondre en quinze jours sous une aspersion de produits radioactifs qui aurait consommé la production d'une semaine d'une usine américaine, le commandement soviétique se serait certainement estimé satisfait.

Aucune arme ne paraît mieux adaptée à la défense de vastes régions par camps retranchés rappelant les « hérissons » allemands en U. R. S. S. Infiniment plus souple que le champ de mines, elle convient au mieux pour interdire les approches des zones défendues, délimiter les routes permises, régler automatiquement la durée de défense après laquelle l'évacuation sera autorisée... Le stock de produits radioactifs répandus par avions reportera sur le terrain le plan de défense avec la même précision qu'une peinture au pistolet reproduit une inscription à l'aide d'un cache. Il ne restera plus qu'à nourrir le défenseur dans les abris souterrains de ces zones refuges inaccessibles à l'envahisseur, ce qui ne sera pas la tâche la moins difficile.

AU TIBET MYSTÉRIEUX (*)

L'INVASION COMMUNISTE EST UN DÉFI A L'INDE

Au début du siècle, la politique tibétaine devait être fortement impressionnée par l'intervention d'un Russe bouriate, du nom de Dorjieff, qui après diverses tractations avec les autorités de Lhassa semblait, dès 1901, devoir réussir à transférer de l'empereur mandchou au tsar le rôle de protecteur temporel du dalaï-lama avec ses obligations et privilèges. Inquiète, l'Angleterre prenait prétexte d'un note insolente de la Russie dénonçant ses intrigues au Tibet pour marcher sur la capitale, imposer le traité commercial de 1904 et profiter de l'expulsion des Chinois lors de la révolution de 1912 pour s'établir dans la faveur tibétaine, avantage qu'elle léguait à l'Inde au moment de son départ en 1947.

Cependant, entre les deux guerres, un compétiteur faisait sa rentrée sur la scène : la Chine, dont le nouveau représentant se parait du titre de « haut communiste sur les bords du Kyi-Chu avait amené les Tibétains à cette jamais considéré que comme l'ambassadeur d'une puissance étrangère. Toutefois le Kuomintang avait encore un atout formidable dans son jeu : le panchen-lama, rival du dalaï-lama, qui s'était réfugié en Chine en 1923, mais devait y mourir en 1937 sans que les plans centrés sur sa personne fussent réalisés.

La découverte de son successeur était de la plus haute importance. Allait-il apparaître en Chine, en Mongolie ou au Tibet ? Une centaine de candidats se présentèrent, mais trois seulement restèrent en ligne, et l'un d'eux étant mort il n'était plus que d'éprouver l'authenticité des droits des deux autres à la lumière des tests traditionnels. Par une curieuse coïncidence d'un des prétendants était en Chine, à Koumboum, dans la province de Chinghai, et l'autre, originaire de Pashu, était en résidence au monastère de Kundeling, à Lhassa.

Entre temps les succès communistes en Chine inquiétaient le régent et son entourage. Questionnés sur leur allégeance, les représentants du Kuomintang près du Potala se montraient réticents et se voyaient par suite déportés à la frontière avec tous leurs ressortissants... La crainte d'une cinquième colonne communiste sur les bords du Kyi-Chu avait amené les Tibétains à cette démarche énergique. La riposte du Kuomintang vint en son temps. M. Kwan Chi Yui, président de la Commission gouvernementale nationaliste chinoise pour les affaires du Tibet et de la Mongolie, se rendit à Sining, capitale de la province de Chinghai, pour procéder à l'intronisation du dixième panchen-lama. C'était du bon travail pour les communistes !

Quelques mois, en effet, après cette cérémonie, dès décembre 1949, ceux-ci occupaient le Sinkiang et la province de Chinghai. Le commandant de l'armée rouge, le général Wang Chen, garantissait à une délégation du panchen-lama la liberté religieuse en retour de son adhésion au nouveau régime. Un gouvernement provisoire du Tibet était établi sous la présidence de Che Jigme, personnage important de la suite du panchen-lama. Immédiatement les généraux chinois commençaient une campagne d'intimidation et proclamaient leur intention de « libérer » le Tibet.

Les Tibétains répliquèrent qu'ils lutteraient jusqu'au bout et que les femmes elles-mêmes prendraient les armes. A Lhassa l'Assemblée nationale se réunissait, le cabinet était reformé, l'armée, mise en état de combat. Mais quelle armée ? que pouvait-elle en face de l'armée chinoise avec son artillerie, son aviation, le prestige de ses victoires et surtout l'appui du panchen-lama, dont la seule présence dans le camp adverse causait une cassure morale dans le front de la patrie ? Par comble d'infortune la saison des pluies avait été médiocre et les lits du Hwang-Ho, du Yang-Tsé, du Mékong et de la Salouen, presque à sec, ne constituaient aucun obstacle sérieux à l'invasion. L'obstruction éventuelle des cols par les neiges était problématique. Conscients de la justesse de leur cause, mais aussi de la faiblesse irrémédiable de leurs moyens, le régent et son conseil envoyaient à Delhi une délégation chargée d'entrer en pourparlers avec la représentation communiste chinoise en Inde.

L'Inde était directement intéressée au succès de cette mission. L'appui constant qu'elle donnait à Mao Tse Toung dans les assemblées internationales, l'amitié préférentielle dont elle témoignait en toute occasion à l'égard des peuples d'Extrême-Orient, le prestige personnel de Nehru, tout donnait espoir au Bharat que la question serait résolue dans le cadre de l'autonomie du Tibet sans recours à l'invasion. Mais le but des communistes est de se servir de leurs amis et non de les servir. Le manque de pouvoirs des diplomates chinois à Delhi, la longueur des communications ou... la mauvaise foi de l'un des partenaires faisaient échec au progrès des négociations. D'accord avec le gouvernement de la République populaire la délégation tibétaine décida de se rendre à Pékin, et son départ était fixé au 25 octobre dernier. Or les Chinois attaquaient le Tibet le 24. Si la neige et l'O. N. U. ne viennent à l'aide du Tibet, l'issue de cette guerre ne fait de doute pour personne.

Mais quelles seront les conséquences de la victoire chinoise ? Et d'abord, que pense le peuple tibétain, enjeu de ces entreprises militaires et de ces luttes diplomatiques ?

Les aspirations du peuple tibétain se résument en ceci : vivre en paix ! La masse désire par-dessus tout la liberté religieuse, le respect de ses coutumes, l'intégrité de ses institutions et l'indépendance du pays. De criantes injustices vicient, c'est sûr, le système social. Mais, chose remarquable, les communistes chinois n'ont même pas pris la dénonciation des abus comme thème de leur propagande. Il est clair cependant que leur modération et leurs promesses du début feront place avant longtemps à un minage insidieux, puis ouvert, de la structure du pays. Sans abolir, au moins immédiatement, aucune institution, ils se serviront de celles qui existent pour parvenir à leurs fins : élimination de toute influence autre que celle de la Chine et des marxistes, neutralisation des sectes monastiques et des classes nobles, orchestration des opinions et des sentiments du peuple au ton et au diapason de leurs visées internationales.

La situation stratégique du Tibet, centre de coordination de toutes les grandes nations continentales asiatiques, qu'il domine d'ailleurs par son altitude, est d'une importance considérable. Il n'est pas facile de faire descendre des armées du haut plateau tibétain, soit par les gorges resserrées des grands fleuves qui y prennent leur source, soit par les rares défilés dont les moins élevés sont encore à 4 ou 5 kilomètres au-dessus du niveau de la mer, mais il est plus difficile encore d'attaquer par le Tibet l'escalade des pays qui, de l'Afghanistan à la Chine, l'entourent en arc de cercle. D'autre part, des bases d'aviation placées au Tibet pourraient contrôler les vallées de la Salouen et de l'Iraouaddi en Birmanie, du Brahmapoutre et du Gange en Inde, du Sutlej et de l'Indus au Cachemire et au Pakistan : ce qui signifie que les régions les plus peuplées, les plus riches, les plus développées aux points de vue agricole et industriel seraient à la merci d'une force aérienne hostile installée vers le nord.

Les nations intéressées sont ici la Chine et la Russie, d'une part, les Etats limitrophes et le bloc anticommuniste mondial, d'autre part.

Sous les empereurs la Chine ne poursuivait au Tibet qu'une politique de prestige. Aujourd'hui Mao Tse Toung voit sans doute dans cette conquête un lustre nouveau à sa gloire et une diversion à ses difficultés économiques intérieures, mais l'assujettissement du Tibet à la Chine témoigne surtout d'une volonté de puissance. Autrefois les Anglais favorisaient l'autonomie et l'isolation du Toit du monde comme une garantie contre les convoitises de la Russie à l'égard de l'Inde. L'entrée en scène de Mao Tse Toung signifie que la République populaire de Chine veut se mettre à la tête des peuples asiatiques et que Mao Tse Toung ne veut céder ou laisser à personne l'honneur et les responsabilités qu'une pareille ambition entraîne pour le chef de son pays. Pour les Orientaux Staline ne sera plus longtemps le Père des peuples ; Mao Tse Toung est en train de prendre sa place.

Pourquoi Staline tolère-t-il ce rival ? N'est-ce pas lui qui l'arme ? N'est-ce pas lui qui le soutient devant l'opinion mondiale à la barre des Nations Unies ? Cependant Staline estime encore que les avantages qu'il retire de l'activité martiale de Mao Tse Toung en contre-balancent les inconvénients. En Corée, au Vietnam, demain en Malaisie et en Birmanie, sous peu en Inde, Mao Tse Toung use ou immobilise à un degré appréciable les ennemis potentiels de l'Union soviétique. En particulier son action au Tibet fige l'Inde et la mûrit pour le communisme, tandis qu'elle couvre à merveille le flanc gauche de la Russie pour le jour où elle déciderait de passer, en Iran, des menaces à l'action.

Acceptée comme un pis aller par Staline, héritier de l'impérialisme des tsars, la conquête du Tibet est une catastrophe pour l'Inde.

C'est d'abord un défi à cette nation qui au lendemain de son indépendance ne visait à rien moins que guider l'évolution de tout l'Extrême-Orient. En comparaison avec la Chine déchirée par la guerre civile et le Japon prostré par la défaite, elle apparaissait alors comme la puissance la plus qualifiée pour entraîner vers un standard moderne de vie les peuples vivant à l'est du golfe Persique. La guerre larvée avec le Pakistan, les émeutes religieuses, les exodes massifs de réfugiés, les affaires d'Haïdarabad et du Cachemire, la stérilité dans le domaine des réformes agraires, l'impuissance à déraciner les sujets de mécontentement des masses ouvrières, ces raisons et d'autres encore condamnent l'Inde à n'être pour le moment qu'une voix dans un monde où l'organisation effective, les actes et les succès sociaux comptent bien plus que tous les plans et les explosions d'énergie verbale.

L'invasion du Tibet apparaît aussi comme un soufflet à Sri Nehru. Disciple aimé de Gandhi, le premier ministre de l'Inde se croyait appelé par le destin à jouer sinon le rôle d'arbitre, au moins celui de médiateur et de pacificateur en Asie. Les succès de la République indonésienne sont dus en partie à ses encouragements, à ses exemples et à ses conseils, et il pouvait penser qu'en proposant ses services à Mao Tse Toung il réussirait par son amitié personnelle à l'apprivoiser. L'invasion du Tibet vient comme une récompense à rebours pour sa reconnaissance empressée du régime communiste et sa campagne pour l'admission de la Chine au sein de l'O. N. U.

Il est possible que demain, le Tibet conquis, la Chine envahisse le Bhoutan, demande la rétrocession du Sikhim à la suzeraineté du Tibet, exige la présence d'un gouvernement « ami » au Népâl — en proie à une révolution — et réclame l'annexion pure et simple de Ladakh, province lamaïste du Cachemire. Il n'est pas difficile de réaliser, par le simple énoncé de telles prétentions, combien les perspectives d'une guerre mondiale se sont encore rapprochées.

Frappée sur le plan stratégique et politique, l'Inde va se ressentir encore plus atteinte dans l'ordre psychologique. Le voisinage d'un Etat communiste oriental risque de polariser de plus en plus les aspirations des masses vers le marxisme. L'absence de réformes agraires, l'oppression universelle des usuriers, les famines partielles, le manque de sens civique, toutes ces causes préparent la voie à un messianisme communiste qui n'a guère de doctrine vivante ni de mouvement dynamique, mystique pour lui faire concurrence.

Pour empêcher l'Inde de devenir une Union des républiques socialistes indiennes il n'y a qu'un moyen : exécution de réformes agraires effectives, abandon réel de la neutralité, coopération économique américaine et occidentale sur une vaste échelle. Si ces trois conditions ne sont pas remplies à bref délai, les communistes chinois, en conjonction avec les Russes et sous leur haute direction, mettront un jour en mouvement les masses orientales, dont le déferlement pourrait engloutir notre civilisation. La conquête du Tibet est la mise en place d'une pièce essentielle du dispositif communiste d'asservissement du monde.

Maurice Queguiner.

(*) Voir *France-Illustration* du 18 novembre.

CETTE CHINOISE, AU TRAVAIL DANS LES CHAMPS, SE DIFFÉRENCIE PAR SON TURBAN BLANC DES FEMMES LOLOS, QUI PORTENT DE GRANDES COIFFURES NOIRES.

A GAUCHE : LE « PROFESSEUR CHAO », INTERPRÈTE. A DROITE : UN FRANÇAIS, Mgr BEAUDRY, ENTOURÉ D'UN PETIT ÉTAT-MAJOR, ÉVANGÉLISE LES LOLOS.

SUR LES MARCHES TIBÉTAINES

LES « LOLOS » ESCLAVAGISTES DU SI-KANG

MÊME si l'on n'est pas complètement ignorant de la géographie, on peut éprouver quelque embarras pour repérer sur la carte le pays des Lolos. Ainsi s'appelle la région sud-est de la province chinoise du Si-Kang qui voisine avec le Tibet. C'est une vallée agréable, encaissée entre de hautes montagnes et habitée par des tribus de race non mongole, les Lolos, qui forment une population d'environ 2 millions d'âmes.

Ils pratiquent exactement à l'égard des Chinois de la région le même système d'esclavage qu'il y a deux mille ans. Leur méthode est d'ailleurs fort simple. Quand ils manquent de main-d'œuvre, les Lolos organisent un raid contre l'un des villages chinois de la vallée et enlèvent un certain nombre d'hommes robustes. Le chef de la tribu les répartit ensuite entre des patrons qui les font travailler et les nourrissent, mais ne leur paient aucun salaire.

Il est interdit aux femmes lolos d'épouser les esclaves chinois. A ceux-ci on procure

LES FEMMES LOLOS SONT GÉNÉRALEMENT VÊTUES DE NOIR DE LA TÊTE AUX PIEDS, CE QUI NE LES EMPÊCHE NULLEMENT D'AIMER LES JOYAUX ET LES ORNEMENTS D'ARGENT.

DANS LES CAMPAGNES DU SI-KANG, DES PAYSANS CHINOIS, COIFFÉS DE LEURS LARGES TURBANS BLANCS, CULTIVENT LES CHAMPS DE LEURS MAITRES LOLOS, TANDIS QUE, DANS LES AGGLOMÉRATIONS, D'AUTRES CHINOIS, EUX AUSSI RÉDUITS EN ESCLAVAGE, VAQUENT SANS HATE AUX TRAVAUX AUXQUELS ILS SONT ASTREINTS.

des femmes chinoises, qui, elles aussi, sont des esclaves. Et leurs enfants le resteront.

Les Lolos sont du reste convaincus qu'ils forment une race supérieure et que leur droit à soumettre d'autres hommes à l'esclavage est d'essence divine. Ils invoquent comme titre de leur aristocratique supériorité le fait qu'ils auraient les os noirs !

Combatifs, excellents tireurs, ils sont entraînés dès l'enfance au maniement des armes à feu. Celles-ci ne leur font jamais défaut, car, producteurs d'opium, ils disposent d'un moyen d'échange particulièrement recherché.

Les révolutions ont passé sans que leur manière de vivre s'en trouvât modifiée, et l'administration a toujours toléré « l'esclavagisme » au pays lolo. On dit que Mao Tse Toung aurait dessein d'y mettre fin. Mais si le Si-Kang est théoriquement devenu communiste, l'armée rouge ne contrôle en réalité que certains points de la province. Et les Lolos, bien pourvus d'armes et de munitions, pourraient résister longtemps, dans leurs forteresses naturelles des montagnes, à une expédition militaire.

Photographies Graphic House.

CE VIEUX MENDIANT MUTILÉ, VÊTU DE LOQUES QUI SEMBLENT N'ADHÉRER A SON CORPS QUE PAR MIRACLE, SYMBOLISE L'INSONDABLE MISÈRE DE L'ASIE.

REMBRANDT. « PORTRAIT DU PASTEUR JOHANNÈS ELISON. »

REMBRANDT. « PORTRAIT DE LA FEMME DU PASTEUR. »

LE MUSÉE CARNAVALET PRÉSENTE

LES CHEFS-D'ŒUVRE DES COLLECTIONS PARISIENNES

C'EST une exposition pleine de charme et fort instructive aussi que vient d'organiser le musée Carnavalet. Sans doute, comme nous en avertit avec trop de modestie M. Jacques Wilhem dans sa préface, n'y trouvons-nous pas les plus grands chefs-d'œuvre de l'art des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles — ceux-ci sont pour la plupart dans les musées — mais nous pouvons admirer un choix qui s'est rigoureusement exercé en faveur des plus belles œuvres qui appartiennent à des collectionneurs parisiens, et elles sont souvent dignes des plus beaux musées. On a recherché les moins connues, celles qui n'avaient jamais été exposées, celles dont l'importance était parfois signalée par une reproduction dans un livre d'art mais qui ne s'étaient encore laissé contempler que dans le demi-secret des demeures privées.

La principale cause de séduction de cette présentation, c'est justement d'avoir été originairement composée par des amateurs ; les spécialistes ne sont venus qu'après coup pour authentifier et sélectionner. Ne nous étonnons donc point de répartitions un peu insolites qui ne ressemblent guère aux ordonnances systématiques de la muséographie. Ces peintures, ces aquarelles, ces dessins proviennent des salons ou des boudoirs. Nous n'y trouvons pas de grandes scènes historiques ou des compositions allégoriques. Les natures mortes, les fleurs, les paysages, les petites scènes intimistes dominent. Abondent aussi les portraits, qui sont souvent de vieux portraits de famille.

C'est également un intéressant témoignage des goûts des collectionneurs et de leurs prédilections. Les maîtres hollandais sont de beaucoup les plus nombreux, tandis que les flamands sont à peu près absents. L'Espagne austère, mystique et passionnée n'est pas là ; tandis que de l'Italie ce sont les exquisités du XVIII^e^ siècle vénitien qui paraissent avoir recueilli toutes les faveurs. La peinture anglaise, si mal représentée dans nos collections publiques, se voit ici célébrer de façon inusitée. Quant à l'école française, elle semble n'avoir pas existé, en dehors du portrait, avant Watteau ou Nattier.

Il serait téméraire d'en tirer des conclusions trop rigoureuses. Nous savons quelles peuvent être les difficultés rencontrées par les organisateurs ; les lacunes devaient être à peu près inévitables. L'essentiel n'était-il pas de réunir quelques œuvres rares et de grande qualité ?

Il en est de magnifiques, comme ces deux majestueux *Portraits* de Rembrandt — ceux du pasteur Johannès Elison et de sa femme. L'ardent visage de Laurent Fauchier, où l'on a voulu voir son propre portrait, est une œuvre extrêmement attachante. Si la peinture française du Grand Siècle est peu représentée (on ne restera cependant pas indifférent aux pêches de Louise Moillon), nous voyons, par contre, de très précieux paysages au lavis de Poussin et de Claude Gellée, une ébauche assez étonnante de Callot et d'admirables dessins à la plume de Puget représentant notamment des vaisseaux de grand style. (N'oublions pas que Puget a travaillé pour l'arsenal de Toulon.)

Parmi les tableaux hollandais, le *Vase de fleurs* d'Elliger nous enchante par une précision toute botanique qui répand un indicible mystère.

Les douces figures de Reynolds et de Gainsborough ne nous apprennent sans doute rien de nouveau sur l'art de ces maîtres, mais on découvre avec étonnement, puis avec ravissement, les scènes très piquantes dues à la plume et au pinceau de l'Ecossais John Brown, traitées avec une décision et une audace de style tout à fait extraordinaires à l'époque.

C'est le XVIII^e^ siècle qui, depuis les Goncourt, a été l'objet des curiosités de l'amateur. Il est représenté avec abondance et avec beaucoup de bonheur. La *Cuisine* de Chardin et son auto-portrait au pastel sont des pièces de premier ordre. Desportes, Boucher, Greuze, Lancret, Pater, Nattier, Saint-Aubin, Hubert Robert et de lumineux lavis de Fragonard (qui surprennent moins que le baroquisme de *Renaud et Armide*) se trouvent ici dans l'atmosphère qui leur convient ; les salles, ornées de boiseries qui proviennent pour beaucoup d'hôtels du voisinage, sont de véritables salons, et l'on peut dire que la seule cimaise peut déjà nous convaincre de l'extrême raffinement et du goût de la société parisienne au temps où la monarchie jetait ses derniers feux. Il semble que dans la demeure de M^me^ de Kernevenoy et de M^me^ de Sévigné le Tout-Paris d'autrefois ait invité le Tout-Paris d'aujourd'hui.

Les quelques sculptures qui figurent à l'exposition sont des pièces de qualité. Les bustes de Bouchardon, de Caffieri, de Pigalle, de Pajou sont évidemment dominés par celui de Coysevox, un petit monument plein de finesse, qui est le portrait du chancelier Michel Le Tellier. De ravissantes statuettes de Houdon, de Lemire et de Clodion complètent l'évocation.

En se privant passagèrement de leurs trésors, les heureux possesseurs de ces œuvres d'art ont fait œuvre pie. Grâce à eux les « Amis de Carnavalet » vont bénéficier d'un appui qui contribuera à rehausser encore le prestige d'un musée qui possède déjà, par les ressources de son propre fonds, tant de séductions et d'attraits.

BERNARD CHAMPIGNEULLE.

David Teniers. « Scène de cabaret. »

G.-D. Tiepolo.
« La Mort de Polichinelle. »
(Un des dessins provenant d'une série de 104 illustrations sur l'histoire de Pulcinella.)

SIX TONNES D'ŒUFS COUVÉS TOUS LES VINGT ET UN JOURS

Parmi les « petites industries » auxquelles beaucoup de Français se sont avisés de demander leurs ressources — ou à tout le moins un supplément de ressources — l'élevage des animaux de basse-cour est devenu populaire et a pris un grand essor. Est-ce à dire que ceux qui ont entrepris de s'adonner à cet élevage en ont toujours retiré tous les avantages qu'ils en escomptaient ? Assurément non. Ils ont au contraire enregistré des déboires. C'est que bien souvent l'empirisme seul les guidait. Or, qu'on prétende vivre de l'aviculture ou qu'on la considère en amateur, elle obéit à des règles qu'il importe de connaître et d'observer.

On s'en persuade lorsque l'occasion vous est donnée de visiter une exploitation modèle telle que celle qui occupe dans l'Eure, près de Villers-en-Vexin, un vaste domaine, couvoir industriel de 170.000 œufs, soit 6 tonnes d'œufs couvés tous les vingt et un jours.

Plus que septuagénaire aujourd'hui, le propriétaire de cette exploitation, M. Chéron, s'est, dès sa jeunesse, passionné pour l'aviculture. Il s'est employé à en divulguer les méthodes par la plume et par la parole, et aussi par l'exemple. Sa ferme est maintenant la plus grande ferme d'élevage de poules de race en Europe. Et si beaucoup de compatriotes de M. Chéron, même parmi ceux qui pratiquent l'aviculture, ignorent ce fait, on le connaît à l'étranger, d'où viennent des visiteurs qui ne cachent pas leur intérêt admiratif pour les réalisations qui leur sont présentées à Villers-en-Vexin.

Dans cette campagne vexinoise où l'opulence de la Normandie se mêle aux charmes de l'Ile-de-France, M. Chéron, assisté de sa femme, de son gendre et de ses deux filles, gouverne 500 hectares. Sur une propriété de cette superficie il a pu introduire les perfectionnements les plus divers. De sorte que sa ferme se présente comme une sorte de station d'expérience. La grande exploitation permet la mise en œuvre de méthodes et d'un matériel que la petite et même la moyenne n'ont point les mêmes facilités d'employer. A ce titre elle peut donc servir de guide et de pilote.

Le principe qui a présidé aux installations de Villers-en-Vexin, c'est d'incorporer l'élevage avicole à une ferme qui présente toutes les activités rurales. Elle constitue même dans une certaine mesure une « autarcie », car elle fait par exemple son cidre (nous sommes dans un pays de pommiers) et elle complète la partie proprement agricole non seulement par des ateliers d'entretien et de réparation, mais aussi par une usine qui fabrique des produits alimentaires pour la basse-cour.

Bien entendu, à la ferme même, la mécanique tient une large place et facilite grandement les travaux extérieurs et intérieurs.

L'élevage de poulets a fait l'objet des soins les plus minutieux non seulement dans l'appareillage, mais aussi pour tout ce qui concerne la surveillance sanitaire et le contrôle scientifique. Un personnel spécialisé veille à l'éclosion des poussins et à leur croissance. Des analyses et des vérifications répétées autant que la surveillance de l'alimentation permettent le sexage des poussins, c'est-à-dire la séparation des coquelets et des poussins le jour de leur éclosion, et aussi le dépistage et la prévention des maladies.

Le sexage a été une innovation d'une grande portée, car il a partagé l'aviculture en deux formes d'entreprises distinctes : la ferme de ponte et la ferme d'engraissement. Pour chacune les problèmes qui se posaient ont été simplifiés et la séparation établie, génératrice d'économies. A

VOICI LE MAITRE INCONTESTÉ DU ROYAUME QUI ACCUEILLE AVEC MÉFIANCE LES VISITEURS.

Le principe de l'élevage des poussins tel qu'il est pratiqué a la ferme modèle de Villers-en-Vexin repose sur la vie au grand air des sujets. Mais il ne faut cependant pas oublier leur fragilité, et il est indispensable de leur assurer chaleur et protection contre les intempéries.

Au bout de quelques jours l'éducation des poussins commence. Il convient, et ce n'est pas si facile qu'on pourrait le croire, de s'habituer a la digestion d'une nourriture appropriée.

Aménagées et chauffées rationnellement, ces éleveuses répondent a toutes exigences.

Ce dispositif a allées couvertes protège efficacement contre les intempéries.

TRÈS TOT LES POUSSINS S'APPRÊTENT A DES VOYAGES QUI, TANTOT EN VOITURE, TANTOT EN TRAIN, VOIRE MÊME EN AVION, LES CONDUIRONT BIEN LOIN DE LEUR VEXIN NATAL.

A PERTE DE VUE DES MAISONNETTES BLANCHES ET DES PRÉS OU SE MEUT UN PETIT MONDE EMPLUMÉ.

L'EXPLOITATION AVICOLE EST NON SEULEMENT MÉCANISÉE, MAIS AUSSI SCIENTIFIQUEMENT ORGANISÉE, ET LE LABORATOIRE CONTRIBUE PAR SES CONTROLES ET SES RECHERCHES AU SUCCÈS DE L'ÉLEVAGE.

Villers-en-Vexin deux ateliers et deux laboratoires permettent toutes les recherches et tous les essais utiles. M. Chéron s'affirme en effet résolument adversaire de la confusion qui fait que l'aviculteur élève toutes les races à la fois et veut, comme on dit, « faire de tout ».

La grande exploitation se doit d'industrialiser les capacités de rendement de la poule pondeuse et de pratiquer la sélection.

A la ferme modèle de Villers-en-Vexin la méthode appliquée est une méthode naturiste. L'élevage en plein air en constitue l'essentiel. Le poulet réclame de l'air et de la lumière. Pour l'alimentation, elle comprend 50 % de verdure fraîche et 50 % de nourriture composée de lait, de farines et autres produits indispensables à l'organisme animal. Cette question d'alimentation est primordiale, car la nourriture mal comprise est à l'origine de la plupart des maladies. De la bonne ou de la mauvaise nutrition des sujets dépend pour une très large part le succès d'un élevage.

L'élevage en superficie pratiqué à Villers-en-Vexin permet d'élever les poussins sur de vastes terrains pourvus abondamment de verdure. Pour les assainir, il y a lieu de s'y livrer à des cultures successives de céréales. On comprend ainsi pourquoi une exploitation comme celle dont nous parlons a besoin de grands espaces et pourquoi il est rationnel que l'élevage des poussins y soit incorporé aux activités d'une ferme ordinaire, qui permettent précisément de lui assurer ces terrains sur lesquels les poussins ne sont pas astreints à un séjour continu. Ils ne reviennent en effet aux mêmes places qu'à des intervalles assez éloignés.

A l'intérieur de l'établissement sont disposés les éleveuses au charbon ou électriques et le matériel : abreuvoirs, trémies, perchoirs. Les poussinières peuvent être ou bien établies sous un même toit ou bien dispersées en des unités mobiles.

Ainsi, grâce à une longue expérience et à des soins assidus, l'élevage de Villers-en-Vexin peut répondre à de nombreuses demandes et expédier en France et hors de France, précautionneusement emballés, jusqu'à 5.000 poussins par jour.

LES AMITIÉS VERSAILLAISES DE M. DE BALZAC

par Françoise de LA SABLIÈRE

On attend son buste à Versailles.
(*Courrier de la Gironde*, 17 décembre 1850.)

Bien peu de Versaillais, même de vieille souche, savent que Balzac, pendant de longues années, a fréquenté leur ville et qu'il y a résidé quelques mois lors de sa tumultueuse jeunesse.

Il est intéressant d'étudier ce que l'œuvre de Balzac doit aux amitiés versaillaises du romancier. Zulma Carraud, la duchesse d'Abrantès, la comtesse Guidoboni-Visconti, Sophie Gay furent toutes parmi les inspiratrices de *la Comédie humaine*, mais auparavant Balzac avait reçu de sa *Dilecta*, M^me^ de Berny, ce que nous pourrions appeler une *imprégnation versaillaise*.

MADAME DE BERNY

« Sans elle, je serais mort. »

Née Laure Hinner, fille d'un harpiste attaché à la reine et d'une femme de chambre de Marie-Antoinette, elle était filleule des souverains et avait été portée sur les fonts baptismaux de la cathédrale Saint-Louis, à Versailles, par le duc de Richelieu et la princesse de Chimay. Devenue veuve, sa mère s'était remariée avec ce chevalier de Jarjayes, qui avait été à deux doigts de réussir l'évasion de la reine. Laure de Berny, mariée depuis un an, fut emprisonnée avec sa famille, compromise dans le complot. Son beau-père parvint à transmettre à Monsieur et au comte d'Artois l'anneau et le cachet de la Maison de France.

On conçoit l'impression que produisirent ces brûlants souvenirs sur l'imagination de Balzac adolescent, qui revivait avec M^me^ de Berny les dernières fêtes de la cour, ses premières alarmes, puis les étapes de la Révolution. Il s'initiait grâce à elle aux mœurs et aux coutumes de l'ancienne aristocratie que Laure avait fréquentée à Versailles et à Paris. Bien que libérale et hostile aux *ultras*, elle était restée en relations avec les Castries, les Duras, les Fitz-James ; Balzac notait, retenait tout avec avidité. Le terrain était préparé pour que l'ancien élève du royaliste M. Lepître (le conspirateur maladroit du complot de Jarjayes) commençât quelques années plus tard, sous l'influence de la blonde marquise de Castries, son évolution légitimiste.

LES SURVILLE A VERSAILLES

En 1825 le beau-frère de Balzac, Eugène de Surville, ingénieur des ponts et chaussées, s'installait à Versailles au n° 2 de la rue Maurepas, près de la grille du parc. On y jouit d'une vue splendide sur le bassin de Neptune. Honoré, très attaché à son *alma soror* et à Surville, qu'il aimait comme un frère, prit le chemin de Versailles, et c'est ainsi qu'il se lia avec une amie de pension de sa sœur Laure dont l'influence devait marquer sa vie et son œuvre.

Son portrait physique à cette époque nous est tracé par la générale de Pommereul... « Un grand front où il y avait comme un reflet de lampe et des yeux bruns remplis d'or qui exprimaient tout avec autant de netteté que la parole... Il avait un gros nez carré, une bouche énorme qui riait toujours malgré ses vilaines dents. Il portait la moustache épaisse et les cheveux très longs rejetés en arrière. Il y avait dans tout son ensemble tant de bonté, tant de naïveté, tant de franchise qu'il était impossible de le connaître sans l'aimer. Et puis, ce qu'il y avait de plus extraordinaire chez lui, c'était sa perpétuelle bonne humeur, tellement exubérante qu'elle devenait contagieuse... »

ZULMA CARRAUD

« Ce foyer toujours embrasé qui s'appelle Zulma... »

Une amie d'enfance de sa sœur, Zulma Tourangin, avait épousé le commandant Carraud, directeur des études à l'école de Saint-Cyr. Balzac trouva chez ce ménage ami le foyer qui lui avait toujours manqué.

« J'ai à un haut degré l'intelligence des besoins moraux de la classe pauvre tant calomniée, tant exploitée par les passions du riche », lui écrivait un jour Zulma. Balzac découvrit en cette bouillante petite républicaine une source d'idées généreuses et une compréhension du pauvre qui devait lui être précieuse dans ses peintures de la vie populaire. Douée d'un esprit pénétrant et d'un goût très sûr, M^me^ Carraud, amie vigilante et fidèle, devait être pour lui un guide littéraire averti.

« Vous qui avez le courage de m'aider à arracher les mauvaises herbes dans mon champ, vous que je n'ai jamais vue ni entendue sans avoir gagné quelque chose de bon », lui écrivait Balzac.

Jusqu'à la disgrâce du commandant, soupçonné à tort en 1831 de sentiments légitimistes, Balzac multipliera visites et séjours à Saint-Cyr, où il rencontrera tout un cercle de militaires amusés par sa verve et qui le régalaient de récits guerriers : le capitaine Chapuis, qui chargea à Waterloo ; le colonel Nacquart (frère du médecin d'Honoré) ; le commandant Viennot, qui fit la campagne d'Egypte, et surtout le brave des braves, le capitaine Périolas, de qui Balzac devait dire plus tard : « Il aura sa niche dans *la Comédie humaine*, comme tous ceux qui seront bons amis, serviables ou obligeants avec moi. » Héros de Wagram et de la Moskova, il avait inspiré à Balzac un grand roman : *la Bataille*, dont le nom revient souvent dans ses lettres, mais qui, s'il a peut-être été écrit, n'a jamais été publié. Dans son catalogue des ouvrages de *la Comédie humaine*, remarque M. Marcel Bouteron, Balzac inscrira *la Plaine de Wagram* parmi les vingt-deux titres des *Scènes de la vie militaire*. Seuls verront le jour *les Chouans* et *une Passion dans le désert*, romans fort peu militaires d'ailleurs.

Balzac se servira cependant des conversations de Saint-Cyr pour maints épisodes de ses futurs ouvrages et pour *l'Histoire de Napoléon contée dans une grange par un vieux soldat*, une de ses œuvres préférées qui faisait pleurer à chaudes larmes la duchesse d'Abrantès. Enfin c'est chez les Carraud qu'il a écrit le début de *la Peau de chagrin*. Par la suite il dédiera à « madame Zulma » et au capitaine Périolas des fragments de *la Comédie humaine*, en signe de reconnaissante amitié.

MONSIEUR ET MADAME BALZAC A VERSAILLES

Pendant ces allées et venues à Versailles et à Saint-Cyr, M. Balzac père, âgé de quatre-vingt-deux ans, sa femme, une demoiselle de vingt ans (?) et deux bonnes s'installaient au second étage de la maison des Surville, où ils occupaient huit pièces, nous disent les registres municipaux de 1828, moyennant un loyer de 300 francs par an. On chuchotait que ce bon vieillard, auteur du *Mémoire sur le scandaleux désordre causé par les jeunes filles trompées et abandonnées dans un absolu dénuement*, avait dû quitter Villeparisis pour avoir rendu mère une jeune fille du village.

M. Balzac avait voulu, en tout cas, se rapprocher de sa fille Laure, et aussi de la famille Doumerc, qui habitait à Montreuil l'ancien château de Madame Elisabeth. Il avait été dans sa jeunesse premier commis chez M. Doumerc, banquier munitionnaire du Directoire et de l'Empire, qui avait fait sa fortune. C'est dans sa maison que Bernard-François Balzac avait connu son épouse, Laure Sallambier, gouvernante des enfants Doumerc puis dame de compagnie de la cadette, la future M^me^ Delannoy. Nous retrouverons tout au long de la correspondance de Balzac les traces de la bonté de Joséphine Delannoy, qui aida généreusement cet éternel endetté. Quand, ruinée, elle dut lui réclamer le montant de prêts importants, il s'acquitta au plus tôt. « Il est impossible d'avoir été plus mère, plus touchante, plus adorable qu'elle ne l'a été dans tout cela, écrivit alors Balzac à sa sœur. Elle a été mère, je serai fils. » (1).

Des lettres de Latouche, son premier éditeur, nous apprennent qu'à l'automne de 1828, après son séjour à Fougères chez les Pommereul, Balzac s'installe à Versailles chez ses parents. L'écrivain ne devait pas trouver dans sa famille un milieu bien favorable à la composition littéraire, car Latouche lui fait cette proposition : « ... Si le pain paternel devient amer et l'escalier familial rude à monter, je vous offre mon crédit chez un honnête rôtisseur qui vous donnera à dîner jusqu'au 1^er^ janvier et une petite chambre à 20 francs par mois dans sa maison. » Et plus loin : « ... Les semaines, les quinzaines et les mois s'écoulent. *Toujours Versailles*. Vous mettez à faire un chapitre le temps d'écrire un volume. » Ce volume, c'est *les Chouans*.

Un Versaillais de cette époque, magistrat aigri du nom de Lambinet et auteur de fielleux mémoires, nous montre le jeune écrivain venant se réfugier rue Maurepas chez son père, où il demeura quelques mois (fin 1828). On y voit même la mansarde où Balzac aurait travaillé aux *Chouans*. Le cabinet de lecture de la terrible M^me^ Larcher où Honoré serait allé se fournir en livres et en papier n'existe plus, mais nous avons retrouvé sa trace dans les archives de la ville, et l'on peut encore apercevoir son jardinet, 16, rue des Réservoirs.

LA DUCHESSE D'ABRANTÈS

La vie est un singulier drame à la Shakespeare. Du rire, des pleurs.
(Duchesse d'Abrantès (lettres).

C'est la poétesse Sophie Gay, nous dit son biographe M. Henri Malo, qui réunit pour la première fois Balzac et la duchesse d'Abrantès. Le coup de foudre fut réciproque : mêmes goûts, même vitalité, même amour de ce qui brille. On promit de se revoir.

La maréchale Junot, ruinée, s'était retirée à Versailles en 1821, dans un pavillon du XVIII^e^ siècle entouré de jardins. Sur le recensement de 1824 nous la voyons, rentière de quarante ans, entourée de ses deux filles, de Napoléon et Alfred, ses fils, de Dunard, domestique *mâle*, et de deux domestiques *femelles*. L'année d'après la maison est portée au nom de Constance, demoiselle d'Abrantès, tandis que sa mère, qui n'a plus que *quarante et un ans*, est reléguée dans la rubrique des personnes logeant dans la maison. Tout cela sent la bohème où est plongée Laure de Permon, descendante des Comnène, réduite à 6.000 francs de rente, après avoir été la femme du gouverneur de Paris. A présent, malgré la gêne et une quarantaine sonnée, elle avait gardé un charme et une distinction rares, fort peu de scrupules... et le diable au corps.

Tout de suite fasciné par le passé magique de cette femme, que Napoléon

(1) *La Recherche de l'absolu* fut dédiée en 1834 à M^me^ Delannoy.

avait distinguée, Balzac devint un habitué du pavillon de Montreuil (1), où il rencontra le marquis de Custine, Mme Hamelin, la princesse Bagration et d'autres célébrités du temps. Un beau soir la fougueuse duchesse lui dit bonnement : « Je serai votre amie pour toujours et votre maîtresse... quand vous voudrez. »

Il est permis de croire que Balzac, formé jusqu'ici par la « Dilecta » et la vertueuse Zulma Carraud, subit alors une influence morale toute différente et dont s'effraya Mme de Berny. Elle s'exprime ainsi sur la duchesse : « Mon chéri, quel tissu de hardis mensonges ! de cafarderies ! de vanités ! d'exagérations de toutes sortes !... » et ailleurs : « Je ne crois pas que cette femme puisse ou veuille t'être utile. »

En fait, Laure d'Abrantès avait évoqué pour Balzac, et dans leurs moindres détails, les fastes du Directoire et l'éclatante épopée impériale : « Cette femme a vu Napoléon enfant, elle l'a vu jeune homme encore inconnu, puis elle l'a vu grandir, s'élever et couvrir le monde de son nom. Elle est pour moi comme un bienheureux qui s'assiérait à mes côtés après avoir vécu au ciel tout près de Dieu. »

Nous retrouverons la substance des récits de la duchesse et des traits de son caractère dans de nombreux ouvrages : *El Verdugo, une Ténébreuse Affaire, Béatrix, la Physiologie du mariage* (où, dans son introduction, Balzac l'évoque élogieusement et la remercie), *la Femme abandonnée* (qui lui est dédiée), *la Palférine*, pour n'en citer que quelques-uns. Les généraux balzaciens du Consulat et de l'Empire : Montriveau, Moncornet, d'Aiglemont, doivent aussi beaucoup à Mme d'Abrantès.

Dès 1826, voyant son amie à court d'argent et d'expédients, Balzac lui donne le conseil d'écrire ses mémoires (2). Succès éclatant. « J'ai trouvé, je crois, de l'*argent vivant*, écrit-il à Laure. 70.000 francs bien portants et des gens qui se décarcassent pour placer 3.000 d'Abrantès. » Mais les dettes toujours croissantes rendent la duchesse affamée de copie. Avec bonté, Balzac lui en procure dans les gazettes et les revues à la mode. Après 1832 l'écrivain ne pourra que de loin en loin rendre visite à Laure dans sa retraite versaillaise. Désespérée, elle essaiera de transformer en amitié passionnée un amour maintenant unilatéral. En 1833 elle rentre à Paris, où elle mènera jusqu'au bout une vie de plus en plus agitée et misérable. Deux mois après sa mort, le 8 août 1838, Balzac écrira à Mme Hanska : « Les journaux vous auront dit la fin déplorable de cette pauvre duchesse d'Abrantès ; elle a fini comme a fini l'Empire ; quelque jour je vous expliquerai cette femme-là, ce sera une bonne soirée de château à Wierzschownia. »

Balzac a effacé en partie ces affreuses paroles en s'occupant avec dévouement de la jeune Joséphine d'Abrantès, ce dont elle témoignera quand l'écrivain à son tour sera près de mourir.

LA COMTESSE GUIDOBONI-VISCONTI

Faites attention à M. de Balzac,
c'est un homme bien léger.
(Baron James de Rothschild à Werdet, 1835.)

L'année de *Séraphita*, de *la Recherche de l'absolu*, du *Père Goriot* : 1839. Balzac est à l'apogée de sa puissance créatrice. Bien qu'épaissi et grisonnant (« admirable tête de génie, corps de commis voyageur », nous dit M. L. Jacob, bibliophile), il a un succès inouï auprès des femmes. Des quatre coins de l'Europe il reçoit des missives flatteuses, souvent énamourées, hélas ! pas toujours franches de port (ce qui lui coûte 3 ou 4 francs par lettre). Deux fois déjà la comtesse Hanska l'a rejoint en Suisse. Revenue en Ukraine, elle y connaît les tourments d'une croissante jalousie.

Au printemps de cette année tumultueuse Balzac rencontre à l'ambassade d'Autriche une éblouissante créature aux yeux verts, à la taille voluptueuse, une Junon casquée de boucles d'or... Il prie la comtesse Apponyi de le présenter. C'était la belle Frances Sarah Lovell, épouse du comte Guidoboni-Visconti, un patricien authentique, bien connu pour son humeur conciliante et ses manies d'apothicaire amateur. Tout de suite Balzac s'enflamme pour cette luxuriante Anglaise, qui, espérait-il, le vengerait des froideurs de la marquise de Castries. Le lendemain de cette soirée, nous raconte Lambinet, il se présenta chez la comtesse « dans une toilette qu'il jugeait avantageuse et irrésistible. Pantalon de nankin des Indes, chaussettes grises et souliers vernis avec un large nœud de rubans, gilet blanc à boutons de corail, frac vert à boutons d'or, chapeau tromblon, point de gants, les phalanges revêtues de bagues étranges, et ses longs cheveux gras séparés en deux sur le front et ramenés agréablement sur chaque épaule ». Malgré ses bonnes dispositions pour l'écrivain à la mode, la comtesse fut ébahie d'un tel accoutrement. Balzac dut l'apprendre par quelque bonne langue, car il revint la voir vêtu de sombre cette fois. « En la quittant, ajoute Lambinet, il déposa furtivement sur une console un petit paquet enveloppé de papier blanc : la crinière sacrifiée du lion amoureux. » La comtesse Visconti habitait à Versailles, dès la belle saison, une « maison de délices » construite pour les musiciens italiens de la chapelle de Louis XIV. Oublieux des sages promesses faites à son Eve lointaine, Balzac reprit le chemin de Versailles. La marquise de Gourmont, dans ses charmantes peintures des salons versaillais d'alors, nous montre l'écrivain visitant, avec le ménage Guidoboni-Visconti, la meilleure société du temps. Il eut la joie enivrante de supplanter auprès de la comtesse son jeune beau : M. de Bonneval, gentilhomme élégant et désœuvré qui faisait fureur dans les salons. Il devint un habitué de la duchesse d'Hijar, arrière-petite-fille de Jacques II d'Ecosse, qui, malgré son grand âge, recevait encore des altesses et les célébrités de passage. Dans les archives de la ville nous avons retrouvé la trace des neuf personnes de sa suite et du loyer fabuleux (1.200 francs) qu'elle payait pour onze pièces rue de la Paroisse. La princesse Belgiojoso, « notre belle joyeuse » comme l'appelait Balzac, cousine du comte Visconti, habitait l'été un faubourg de Versailles et y donnait des fêtes splendides. « Patricienne et plébéienne à la fois, grande dame et artiste », dit d'elle la comtesse de Bassanville, qui cite Mme Visconti comme la reine de beauté du jour, avec Mme Récamier et Mme Gallien.

Pas plus que Marcel Proust, Balzac ne perdait son temps à fréquenter ces grandes dames qu'il écoutait et observait avec une attention passionnée. La belle Sarah était disciple de Swedenborg et férue d'occultisme. Nous relevons dans la biographie de l'écrivain par Laure Surville cette phrase : « *Séraphita*, cette œuvre étrange, lui fut inspirée par une amie. » Dès son jeune âge, Balzac avait dévoré les auteurs ésotériques de la bibliothèque de sa mère et partageait les idées mystiques de la comtesse. Sarah lui avait fourni le titre du *Lys dans la vallée* d'après une nouvelle anglaise, les traits de Mme de Mortsauf et le caractère de lady Dudley. *Le Lys*, ce « bréviaire femelle », lui fut dédicacé en ces termes : « A la diva contessina E. Visconti, del suo primo cavaliere servante, Honoré de Balzac. » Dans *Béatrix*, roman à clé qui lui est aussi dédié, elle incarne une héroïne de son nom, tandis que Mme d'Agoult (qui en pleure de rage) « est trop bien Béatrix ». Balzac parle de Sarah, dans ses lettres à Mme Hanska, comme d'une « vieille Anglaise » cependant qu'il s'affiche dans sa loge aux Italiens. C'est probablement pour l'éblouir qu'il commanda en 1835 sa fameuse « canne aux turquoises » dont le pommeau, ciselé aux armes de Balzac d'Entraigues, renfermait un portrait de son Eve sans voiles.

En 1836 naquit à Versailles Lionel Guidoboni-Visconti, dont la paternité a été attribuée à Balzac. Le jeune Richard fut élevé au lycée de la ville. Son portrait y est conservé ainsi qu'un palmarès du temps où figure son nom. Il épousa une Russe et mourut jeune. Sa mère survécut trente ans à Balzac ; elle est enterrée au cimetière de Versailles auprès de son débonnaire époux, et nous lisons cette épitaphe... inattendue : « Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu. »

Deux ans avant le retour de Balzac à Versailles en 1840 se place l'épisode des *Jardies*, qui nous montre la générosité des Visconti et leur bon naturel (3). Grâce à leur aide, Balzac put acquérir un terrain près de Ville-d'Avray où il fit édifier un bizarre pavillon, gothique et turriforme, décrit dans les *Mémoires de deux jeunes mariées*. Il installa ses amis tout auprès dans un chalet et y transporta les objets d'art dont il craignait la saisie. On sait la fin lamentable des *Jardies*, dont le terrain glissait, le mur de clôture s'effondrait et où la joyeuse atmosphère du début s'était empoisonnée. Balzac, trop près de son exigeante Dulcinée, souhaitait retrouver la solitude et l'indépendance. Un ermitage de Passy, rue Basse, devait les lui restituer.

SOPHIE GAY

Sophie de la Parole.

La maison de Sophie Gay, nous dit l'historien de Versailles, Leroi, a été le lieu où se réunissaient toutes les élégances et toutes les illustrations de Versailles. C'est là que Rachel a essayé le rôle de *Cléopâtre*, écrit pour elle par Mme de Girardin. « Mme la comtesse Merlin, Honoré de Balzac et M. de Foudras... rivalisaient d'esprit, de verve et de bonne humeur avec elle. »

La poétesse Sophie Gay, mère de l'éblouissante Delphine, avait déjà, avant 1830, habité Versailles et connu le jeune romancier.

Elle y était revenue en 1840, attirée par son amie la duchesse de Gramont et par la duchesse d'Hijar, qui était pour elle, dit Leroi, l'objet d'un culte. Sa maison existe encore boulevard du Roi, à l'angle de la rue Berthier. « Mme Gay était parvenue, lisons-nous dans Sainte-Beuve, à animer un coin de cette ville de grandeur mélancolique et de solitude. » De fait, elle le révolutionna par son entrain. Mais, ajoute l'historien versaillais, tant de bruit dans une ville aussi silencieuse ne va pas sans éveiller des jalousies et des haines. Sophie Gay reçoit des lettres anonymes injurieuses. Pendant un séjour de Louis-Philippe à Trianon, elle se promène dans le parc. Le roi la rencontre, engage la conversation et lui demande si elle n'est pas la seule femme de lettres établie à Versailles. « Non, vraiment, Sire... il y a à Versailles beaucoup de femmes de lettres anonymes. »

L'ancienne merveilleuse qu'on appelait dans sa jeunesse la « reine de l'invective » et qui s'était fait dans le monde un empire fondé sur la terreur (Alph. Karr), s'adoucira beaucoup après la mort de sa fille O'Donnell ; Balzac, qui avait collaboré aux gazettes de son gendre Girardin, l'inventeur du journal à bon marché, donna à Sophie Gay la primeur de ses ouvrages, qu'il lisait chez elle en petit comité. *La Physiologie du mariage*, entre autres, doit beaucoup de ses traits à la conversation de la poétesse.

A Versailles, où Balzac fut le « clou » de ses réceptions, elle regroupe ses familiers : Lamartine, le marquis de Custine, la comtesse Merlin, la spirituelle Mme Alex. Doumerc (belle-fille du financier), Eugène Sue et le poète versaillais Emile Deschamps (4), qui fit tant pour les écrivains romantiques. Chopin, Liszt, Thalberg et Berlioz viennent jouer pour elle. C'est l'époque où le trictrac et le reversis font fureur. On chante, on joue la comédie. Balzac se tient généralement devant la cheminée au milieu d'un cercle piaffant d'enthousiasme à ses bons mots. Sa verve rabelaisienne se déchaîne parfois. Un jour qu'il lâche une histoire de « haulte graisse » devant Frédéric Chopin, celui-ci s'évanouit dans son fauteuil. Se tournant vers un ami du musicien, Balzac lui dit alors de sa grosse voix : « Veillez bien sur cette femmelette, mon bon Minckiewicz, il suffirait d'un matou pour l'enlever... »

Delphine de Girardin, « grande et superbe femme taillée en plein marbre antique » (Th. Gautier), aimait chèrement Balzac, avec lequel elle avait une intimité intellectuelle complète. Après ses visites aux Jardies, elle le retrouvait maintenant chez sa mère à Versailles dans ces fêtes musicales et ces comédies que Sophie Gay avait le talent d'organiser.

Une production forcenée et un grand surmenage physique espacèrent les visites de Balzac à Versailles. La jalousie de l' « étrangère » s'exaspérait devant toute amitié féminine déclarée. « Et l'on parle du premier amour ! s'est écrié Balzac. Je ne connais rien de terrible comme le dernier, il est strangulatoire ! » Cependant, depuis la mort du comte Hanski, l'amoureux avait un espoir tenace au cœur, celui d'épouser enfin sa fuyante Eveline. Ses voyages en Russie l'éloignèrent définitivement de la ville des Rois.

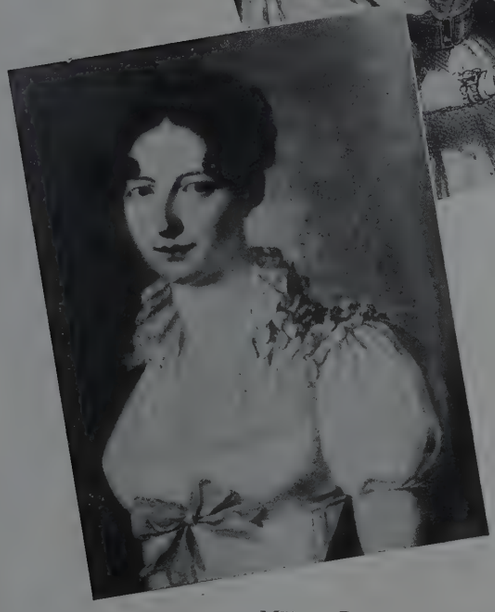
A défaut du buste que réclamait le *Courrier de la Gironde*, un grand lettré américain, M. Warrington Dawson, projette de faire apposer une plaque commémorative sur la maison de Versailles où habitèrent les parents de Balzac et où le romancier a travaillé à son premier grand livre, *les Chouans*.

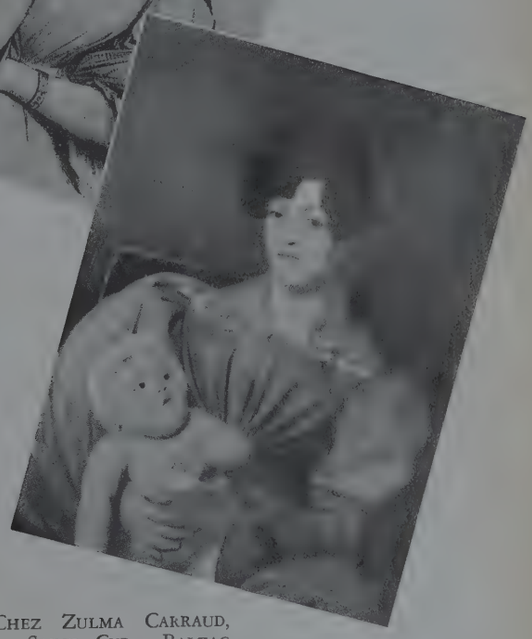
---

(1) 65, rue de Montreuil : ce pavillon, décrit dans *la Femme de trente ans*, est actuellement démoli.
(2) On a dit que les deux premiers tomes étaient de la main de Balzac lui-même.
(3) Quand Balzac fut aux abois, ils lui donnèrent asile en leur hôtel des Champs-Elysées et lui prêtèrent des sommes importantes.
(4) Il fut un des premiers à reconnaître le génie de Balzac et celui de Baudelaire.

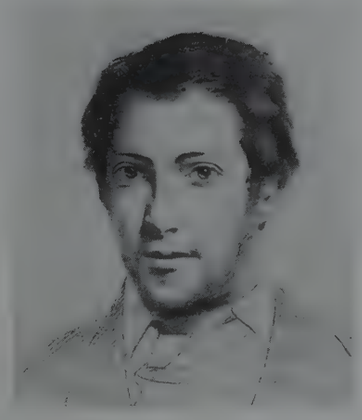
Retirée a Versailles, la duchesse d'Abrantès avait fasciné Balzac par son passé impérial.

Delphine de Girardin faisait a Versailles l'ornement du salon de sa mère, Sophie Gay.





Mme de Berny, la « Dilecta », filleule de Louis XVI, avait été élevée a Versailles.



Lionel Guidoboni-Visconti, fils présumé de Balzac, fit de très brillantes études a Versailles.

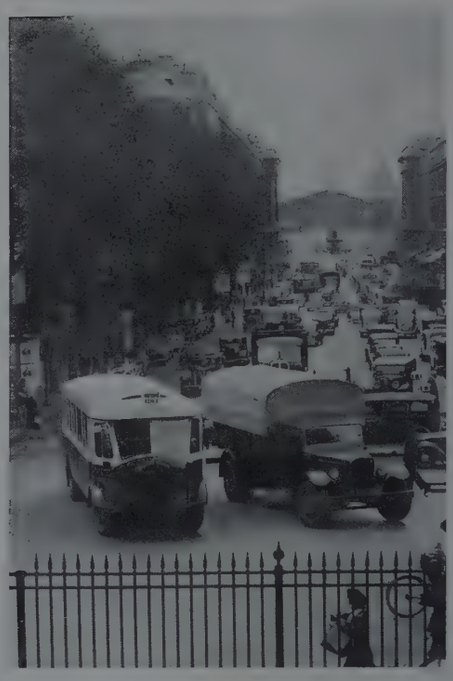
Chez Zulma Carraud, a Saint-Cyr, Balzac s'initia a l'épopée militaire napoléonienne.

Photographies *France-Illustration* et (ci-dessous François Gosset).

Voici, vue a travers les grilles du bassin de Neptune, la demeure des parents de Balzac, ou l'écrivain se réfugia a la fin de 1828.

Balzac se rendait fréquemment chez la comtesse Guidoboni-Visconti, dans ce « Pavillon des Italiens » bati pour les musiciens du roi.

SEULS DES RÉFLEXES IRRÉPROCHABLES PERMETTENT AUX MACHINISTES DE LA R. A. T. P. DE DIRIGER SUREMENT DES VÉHICULES DE PLUSIEURS TONNES A TRAVERS LES HALLES OU LA PLACE DE LA MADELEINE AUX HEURES D'AFFLUENCE.



LA PSYCHOTECHNIQUE AU SERVICE DE LA SÉCURITÉ DES TRANSPORTS

SUR LES AUTOBUS PARISIENS

DEPUIS quelques semaines de nouveaux autobus ont été mis en service dans la région parisienne. Sur ces voitures le receveur ne vient plus réclamer les tickets ; chaque voyageur, entrant par l'arrière du véhicule, paie sa place au guichet de plexiglass avant d'aller s'asseoir ou de se placer à l'avant, près de la sortie. Montée et descente plus faciles, moins de fatigue pour le personnel, voitures plus confortables, sécurité accrue.

Les nouvelles voitures, qui offrent le confort d'un car de grand tourisme, doivent porter à 2.500 d'ici la fin de l'année le nombre des autobus en service dans Paris et sa banlieue. Il est intéressant de noter à ce propos que les effectifs de la R. A. T. P. ne cessent d'augmenter, alors que le nombre des accidents diminue. Depuis 1928 la circulation automobile dans Paris a augmenté de 218 % et les accidents, de 84 %. Par contre le nombre des accidents a diminué de 31 % sur les autobus, dont la circulation s'est accrue de 200 %. L'année passée, 2.000 accidents ont été enregistrés pour 870 millions de voyageurs transportés en commun.

Le mérite de ce record est dû pour la plus large part aux perfectionnements apportés dans la psychotechnique grâce au laboratoire que la S. T. C. R. P. eut, la première, l'idée d'organiser pour l'application pratique des travaux de M. Lamy et du docteur Toulouse visant le contrôle de la main-d'œuvre dans les transports routiers. Installé dès 1924 au dépôt de la rue du Hainaut, le service de sélection fonctionne

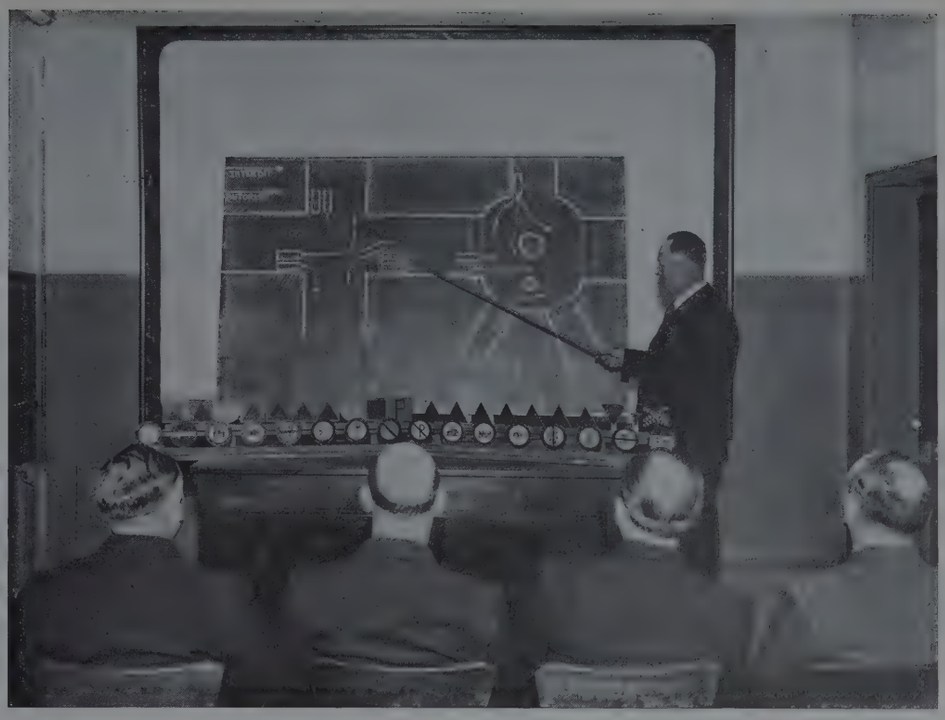
1900 : LA « BELLE ÉPOQUE » POUR LES PREMIERS CONDUCTEURS D'OMNIBUS AUTOMOBILES A IMPÉRIALE.

depuis 1937 rue du Mont-Cenis, au service de recrutement de la R. A. T. P.

Ce dernier n'en est plus aux efforts difficiles des premières années — alors qu'il devait faire insérer des offres d'emploi jusque dans les journaux de province. Aujourd'hui des milliers de demandes affluent. Aussi la sélection qui s'opère n'en est-elle que plus rigoureuse.

« Nous procédons à une triple élimination, précise le directeur de cet important service : *administrative* (questions d'âge, de domicile — il faut demeurer à moins de 600 mètres d'un arrêt d'autobus ou d'une station de métro) — instruction générale ; *médicale* (aucune déficience, quelle qu'elle soit, n'est admise) ; *psychotechnique,* enfin. A chacune de ces sélections, 20 % des demandes sont écartées ».

L'épreuve psychotechnique proprement dite comporte dix tests, dont l'expérience a confirmé la valeur depuis de nombreuses années. Le premier, qui s'effectue au moyen du « chronoscope » d'Arsonval, mesure le *temps de réaction* du postulant, le deuxième permet d'évaluer sa « *fatigabilité* » musculaire. Le candidat doit, en particulier, effectuer le plus rapidement possible la manœuvre d'un volant dynamographe, à gauche et à droite. Il lui faut ensuite apprécier *vitesses* et *distances* : deux mobiles se déplaçant le long d'une immense règle graduée, il lui faut indiquer, dans le temps limite prévu, le point où ils doivent se rencontrer ou se doubler. Il passe ensuite, dans une petite salle de projection, le test d'*attention diffusée,* qui définira, au moyen de contrôles enregistrés, son degré d'insensibilité aux distractions. Assis à une petite table, le



AUJOURD'HUI LES ÉPREUVES DE L' « AUTO-ÉCOLE » SONT ACCOMPAGNÉES D'EXAMENS THÉORIQUES.

NOUVEAUX VÉHICULES COMPORTANT POUR LA PREMIÈRE FOIS UNE PLACE ASSISE POUR LE RECEVEUR, AUQUEL LES VOYAGEURS PRÉSENTENT LEURS TICKETS.

LE SUJET RÉPOND AUX SIGNAUX LUMINEUX PAR DES MANŒUVRES CONVENUES.

L'EXAMINATEUR COMMANDE LE SIGNAL, CONTROLE LE TEMPS DE RÉACTION.

UN DYNAMOMÈTRE ÉVALUE LA RÉSISTANCE ET LA FATIGUE MUSCULAIRES.

L'EXAMEN PÉRIODIQUE DES RÉFLEXES SE FAIT SUR UNE PLATE-FORME TÉMOIN.

postulant dispose de deux pédales et d'une manette. Aux lampes s'allumant sur le mur qui lui fait face, il doit répondre par des manœuvres appropriées ; rouge : pédale gauche, par exemple. Deux sonneries différentes correspondent aux mouvements de la main. Tandis que les lampes s'allument et s'éteignent, que les sonneries retentissent, un écran fait défiler des scènes filmées de divers types dont le but est de « distraire » l'attention du patient. Un diagramme enregistré, donnant en dizième de seconde les temps de réaction, sera joint au dossier du candidat.

Après le test d'*émotivité*, calculée au moyen de la résistance électrique et de la pression artérielle, il reste encore au candidat à affronter l'épreuve d'*éblouissement*, l'examen du *champ visuel*, le test de *dissociation des mouvements des mains*.

Il doit enfin subir un contrôle rigoureux de la *rapidité d'apprentissage* et de la *mémoire*.

Ayant satisfait ses examinateurs puis passé avec succès les épreuves de l'auto-école spéciale, le nouveau machiniste affrontera le test définitif : celui de la plate-forme de conduite. Dans une salle obscure, face à un grand écran de projection, le machiniste prend sa place sur un avant complet d'autobus et... conduit. Direction, freins, démarreur, embrayage, tout fonctionne, tandis que sur l'écran un film, réalisé spécialement, déroule devant lui tous les incidents ou accidents possibles de la circulation parisienne. L'originalité du dispositif consiste à faire dérouler et arrêter le film par le machiniste lui-même : plus il appuie sur l'accélérateur, plus le déroulement des images est rapide. Tous les gestes sont enregistrés sur un graphique, et examinés ensuite : *une seule faute est éliminatoire* et le conducteur qui a échoué n'aura droit qu'à un *unique* « examen d'appel ».

Tout machiniste de la R. A. T. P. est astreint à passer l'épreuve à raison d'une fois tous les cinq ans jusqu'à quarante-cinq ans, tous les deux ans jusqu'à cinquante et un ans, puis tous les ans.

Aussi, devant l'augmentation du nombre des accidents de la circulation, on se demande si de tels examens ne devront pas un jour être imposés à tous les aspirants conducteurs.

CLAUDE THOMAS.

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

Le Feu sur la terre
L'Affaire Fualdès

Dans une conférence qu'il donna, voilà quelque temps, à l'Université des Annales, et dont il a eu la bonne idée de reproduire des extraits dans le programme du *Feu sur la terre,* M. François Mauriac disait : « Il n'y a pas entre le romancier et le dramaturge une différence d'espèce : l'un et l'autre s'efforcent d'inventer des êtres qui donnent au lecteur ou au spectateur l'illusion de la vie. » Et il ajoutait : « La meilleure part demeure celle de l'écrivain qui ne se spécialise pas, et qui use de toutes les formes de l'art, de toutes les techniques pour rendre vivantes les créatures qu'il porte en lui. » Rien de plus vrai. Méfions-nous des écrivains sclérosés dans une seule forme d'expression. Et la nouvelle pièce de François Mauriac, montée par le théâtre Hébertot, nous le confirme de façon éclatante. Dès la première scène du *Feu sur la terre* nous retrouvons l'atmosphère de ses romans ; et nous comprenons aussitôt que ce qu'il va nous dire n'aurait pu être exprimé sous la forme romanesque.

Son sujet, à vrai dire, est exceptionnel ; mais le sujet de *Phèdre* aussi est exceptionnel, et celui du *Cid,* et bien d'autres. Ce sont les êtres d'exception qui permettent aux grands écrivains de fouiller au plus profond de l'âme humaine. Toutes proportions gardées, le cas de Laure et de Maurice de La Sesque, fils et fille de hobereaux girondins, c'est celui d'Eugénie et de Maurice de Guérin, de Lucile et de René, d'Henriette et d'Ernest Renan. Le frère aime et admire la sœur, et réciproquement. Leurs âmes, dès l'enfance, ont appris à s'éprouver et à se reconnaître. Leur ressemblance les rapproche à la fois et les éloigne. Les pharaons avaient simplifié la question en faisant une obligation au frère d'épouser la sœur. Le christianisme a fait de cette union un crime, mais on ne doit pas oublier que la loi judaïque ordonnait encore au veuf sans enfant d'épouser la sœur de sa femme morte, et il a fallu les leçons de la génétique pour nous apprendre que le christianisme avait raison de s'opposer aux mariages consanguins.

Mais je m'éloigne du thème traité par M. François Mauriac. Ce qui l'intéresse, c'est cette fraternité des âmes qui s'arrête au bord de la monstruosité. Deux êtres, pour s'aimer profondément, pour se compléter l'un l'autre, ne doivent pas être trop semblables, car que s'apporteraient-ils qu'ils ne possèdent déjà ? Voilà le drame, un drame que l'auteur du *Nœud de vipères* a traité non seulement sans complaisance, mais avec une rigueur pascalienne.

Une pièce passionnée, où la passion n'a de refuge et d'exutoire que dans les tourments de l'esprit, une pièce débordante de sensualité, mais où la sensualité s'arrête au seuil des terres interdites, une pièce chrétienne, où la notion de péché rôde comme une menace, mais où la vertu triomphe, justifiant sa victoire sur le mal ; voilà *le Feu sur la terre,* dont le sous-titre, *le Pays sans chemin,* tire la nécessaire morale.

Bien entendu, il n'y a dans ce débat rien d'abstrait. L'auteur l'a situé dans ce pays girondin qu'il connaît bien, et où les incendies de forêts ajoutent, par le tragique du décor, au drame des cœurs. La famille de La Sesque est fortement ancrée dans le réel. Les questions d'argent y ont leur importance, et c'est parce que la destruction de ses pinèdes l'a aux trois quarts ruiné que le père de famille, Osmin du Prat de La Sesque, voudrait que son fils Maurice épousât Caroline Lahure, riche héritière. Or Maurice, qui vit à Paris depuis plusieurs années, où il fait de la peinture en prétendant poursuivre ses études de droit, revient au pays marié et père d'un enfant. Sa sœur, Laure, à ce coup, se sent trahie dans son ombrageux amour et pense reprendre son empire sur l'ingrat lorsqu'elle apprend que le couple n'est pas uni religieusement. Elle réveille les espoirs de Caroline. Peine perdue. Maurice voit le péril et conduit sa femme devant le curé. Laure en mourra-t-elle ? On croit un moment à son suicide. Mais l'auteur ne s'est pas donné cette facilité. Elle subira son destin. La religion qu'elle pratique a-t-elle contribué à cette résignation ? Nous ne le savons pas, mais nous avons le droit de le supposer.

Où le romancier se retrouve — et nous ne nous en plaignons pas — c'est dans le dessin des personnages secondaires. Voici le jeune Gabriel de La Sesque, dix-huit ans, séminariste par force, et qui trouve bien du charme à Lucile, sa cousine (elle ne l'est point par le sang, car sa mère fut infidèle), voici encore Marguerite de La Sesque, la mère, sensible et vraie, et le curé, pris sur le vif dans sa bonhomie embarrassée, et Andrée, la femme de Maurice, dans son inquiet amour, et Caroline, belle fille drue et sans cervelle. Tous ces personnages sont bien vus et fortement typés. Quelqu'un a dit que cette pièce, fort différente des précédentes œuvres dramatiques de Mauriac, plus libre de facture, plus forte aussi dans sa vérité quotidienne, rappelait Tchékhov. Cela est vrai pour la justesse générale du trait. Mais la « patte » de Mauriac ne se laisse jamais oublier.

Mme Jany Holt, dans le rôle de Laure, domine de très loin toute l'interprétation. Elle est, dans son emploi, trouble, mais directe; elle prodigue avec un art achevé toutes les ressources d'un talent nuancé où l'on ne sait plus si l'instinct domine le métier et réciproquement. Mais il faut saluer aussi Jean Leuvrais, fort à l'aise ; l'émouvante Yvette Andreyor et la fraîche Françoise Hornez. La mise en scène de Jean Vernier est d'une parfaite mise au point.

Avec *l'Affaire Fualdès,* au théâtre du Vieux-Colombier, notre ami Denis Marion a joué la difficulté. Faire d'une complainte fameuse une pièce, ou plutôt, comme il dit, un « mélodrame en cinq actes, un intermède et un prologue », c'était défier les dieux. Je sais bien que son ambition n'allait pas au delà du divertissement, et il me semble que celui-ci eût gagné à quelque échoppage. L'histoire de Clarisse Manzon telle qu'il nous la conte, c'est un peu celle d'une Bovary avant la lettre. Il a des scènes charmantes, celle du premier acte qui renouvelle George Dandin, celle des vaillants militaires en partie fine. L'assassinat de Fualdès n'est plus qu'un prétexte à image d'Epinal. Mais la complainte en était une, et celui qui la chante et pousse dans ce sens, M. Lucien Nat, est surprenant de vivacité, d'élégance, de sombre désinvolture, parfait descendant des bateleurs du Pont-Neuf et du boulevard du Crime. Et quelle aimable musique de Van Parys, si bien servie par une pianiste d'esprit, Mlle Christiane Augustin ! Félicitons aussi Douking pour l'ingéniosité de sa mise en scène. Qui oserait dire que tout cela est indifférent ?

Micheline Gary, Jany Holt, Claire Jordan, Yves-Marie Maurin et Marcel Josz dans « le Feu sur la terre », de François Mauriac.

LE CINÉMA

PAR DENIS MARION

Souvenirs perdus

Le genre du film à sketches est l'un des plus anciens du cinéma (il remonte au moins à *Intolérance,* de D. W. Griffith) et il n'a jamais cessé d'être en vogue. C'est en effet le seul procédé qui soit laissé aux scénaristes de traiter des sujets parfaitement valables et agréables, mais qui ne supporteraient pas d'être étendus et compliqués jusqu'à occuper l'écran pendant cent minutes.

Le lien qui réunit ces courts films ramassés en un n'a guère besoin d'être ingénieux ou raisonnable : le public se moque pas mal des transitions. En revanche, il se montre férocement exigeant sur deux points. Il lui faut une grande variété de ton, qui aille du tragique au comique (alors qu'il admet parfaitement bien qu'un film normal soit uniformément ou l'un ou l'autre), et il réclame une véritable constellation de vedettes.

Le producteur de *Souvenirs perdus* n'a pas manqué de respecter la règle du jeu. Le point de départ, dû à Companeez, est aussi arbitraire qu'on peut le rêver. Il s'agit de raconter l'histoire de quatre objets qui se trouvent rassemblés au bureau des objets perdus. Le hasard seul les a rassemblés, et, à vrai dire, ils ne jouent pas un rôle déterminant dans les quatre histoires qui expliquent comment ils se trouvent là. Peu importe. Mais la première est sentimentale, la seconde est humoristique, la troisième est terrifiante et la quatrième est vaudevillesque. Tandis que l'affiche réunit les noms d'Edwige Feuillère, Pierre Brasseur, Bernard Blier, Yves Montand, Gérard Philipe, Danièle Delorme, François Périer, Suzy Delair. Que faut-il de plus ?

Un autre avantage des films à sketches, c'est de satisfaire à tous les goûts. L'amusement des auteurs n'est jamais plus grand que lorsque, ignorant les critiques comme les éloges, ils se bornent à demander innocemment : « Lequel préférez-vous ? » Inéluctablement, ils reçoivent comme réponse toutes les combinaisons possibles.

Aussi est-ce avec la plus grande modestie que je proposerai mon classement personnel. Je mets hors de pair le premier sketch, qui est du bon Prévert et qui est admirablement interprété. Le deuxième est fort agréable, mais il manque à la fois d'imprévu et d'invention. L'extraordinaire création de Bernard Blier en flic amoureux suffit en tout cas à son succès.

Le troisième possède un excellent point de départ, qui prend courageusement le rebours des conventions romanesques : l'évadé de l'asile d'aliénés étranglera bel et bien la petite ouvrière qui l'a aidé à échapper à la police. Par malheur, il m'est gâté par le parti pris imbécile qui a consisté à photographier les plans de travers (sous prétexte que c'est une histoire de fous !) et par l'interprétation de Gérard Philipe : yeux hagards et tremblements spasmodiques (le diagnostic de l'aliénation serait facile à ce compte-là). Le quatrième est du très mauvais vaudeville.

LA S.A.C.E.M.

FÊTE BRILLAMMENT SON CENTENAIRE

Les manifestations commémoratives du centenaire de la Société des Auteurs, Compositeurs et Editeurs de musique ont trouvé leur couronnement le 16 novembre, au cercle Interallié, en un dîner auxquel assistait M. Vincent Auriol.

Cette soirée fut naturellement placée sous le signe de la musique, et, par une délicate attention, l'orchestre interpréta des airs de Dalayrac, compatriote du président de la République. Au dessert, M. Albert Willemetz, président de la S. A. C. E. M., portant un toast en l'honneur de M. Vincent Auriol, exalta la chanson de France, dont l'histoire se confond avec celle de notre pays. En remerçiant ses hôtes de leur charmant accueil, le président Auriol rendit lui aussi hommage à l'art musical et souhaita à la centenaire S. A. C. E. M. de garder sa jeunesse : « la jeunesse éternelle de la chanson ! »

Photographies *France-Illustration* (Henri Parnotte).

MM. Gaston Monnerville, Pierre-Olivier Lapie et Jacques Fourcade écoutent avec un intérêt amusé les spirituels discours échangés par le président Auriol et M. A. Willemetz.

A gauche : le président Auriol, entouré de MM. A. Willemetz et P.-O. Lapie, signe le livre d'or. A droite : MM. Léo Lelièvre et Paul Marinier, deux des plus anciens sociétaires.

La médaille gravée par Saulo a l'occasion du centenaire de la S. A. C. E. M.

L'OPÉRA-COMIQUE

RETROUVE

LA SALLE FAVART REMISE A NEUF

L'Opéra-Comique, qui, depuis plus de trois mois, avait émigré au palais de Chaillot, a réintégré le 15 novembre la Salle Favart et a marqué brillamment sa rentrée en possession. A vrai dire l'exil que s'était imposé loin du Boulevard notre deuxième (dans l'ordre de préséance) théâtre lyrique était tout à fait nécessaire. Car l'Opéra-Comique, depuis 1898, où Félix Faure l'inaugura le 7 décembre, n'avait fait l'objet d'aucune restauration. Le voici flambant neuf, dépoussiéré, repeint, redoré, les fauteuils garnis de velours rouge. La décoration a repris toute sa fraîcheur. Les statues ont retrouvé leur blancheur. Avec beaucoup de sagesse M. Emmanuel Bondeville, qui dirige l'Opéra-Comique, n'a pas voulu que le « style » du théâtre fût altéré, d'aucune manière. En le lui conservant on n'en a pas moins fait bénéficier la Salle Favart de très appréciables progrès. C'est ainsi que la lumière a été répandue à profusion. Sous ses feux distribués, tout paraît gai et accueillant.

Le chef de l'Etat, qui ne disposait naguère que d'une incommode avant-scène, prendra place désormais avec ses invités dans une loge spacieuse en face de la scène.

C'est de cette loge que M. et Mme Vincent Auriol ont applaudi le spectacle de réouverture, entièrement consacré à la musique française dans les œuvres d'un de ses maîtres les plus authentiques, Maurice Ravel.

La soirée de réouverture a été extrêmement brillante. On reconnaissait de nombreuses personnalités des arts et des lettres. Le ministre de l'Education nationale était présent. Dans leur loge, M. Hirsch, administrateur de la Réunion des théâtres nationaux, et M. Bondeville voyaient avec joie ce nouveau départ de l'Opéra-Comique.

Photographies *France-Illustration* (Charles Raffin).

Pour cette soirée M. Auriol a inauguré la nouvelle loge qui lui est réservée.

M. Georges Hirsch, administrateur de la réunion des théâtres lyriques nationaux...

... et le directeur de l'Opéra-Comique, M. Emmanuel Bondeville, ont été les artisans de la rénovation du théâtre. A droite, M. Gérard Bauer s'entretient avec Mme Vincent Auriol.

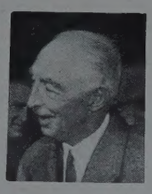
PETITES CHRONIQUES

LA MORT DE S. M. GUSTAVE V

Le mardi 9 novembre, tandis que se déroulaient à Stockholm les funérailles de S. M. Gustave V, un service funèbre était célébré à Paris, en l'église suédoise de la rue Médéric. Le président de la République s'était fait représenter par le général Campana. M. René Pleven et M. Robert Schuman assistaient à la cérémonie.

NÉCROLOGIE

Pierre Boulanger



Cogérant des Etablissements Michelin, président directeur général des usines Citroën, Pierre Boulanger a trouvé la mort dans un accident d'automobile près de Gannat. Ancien élève de l'Ecole des beaux-arts, architecte, il s'était lié d'amitié pendant son service militaire avec Marcel Michelin, mort en 1945 en déportation, et entré aux usines de Clermont-Ferrand en était devenu un des principaux dirigeants. Quand, en 1935, la maison Michelin prit en charge la Société Citroën, Pierre Boulanger s'en vit confier la direction, qu'il exerçait avec une rare maîtrise. L'accident qui a mis fin à ses jours lui est advenu — circonstance tragique — sur cette route de Paris-Clermont où déjà ont péri accidentellement aussi plusieurs membres de la famille Michelin.

Jean Biondi

C'est également des suites d'un accident d'automobile, survenu à Ecouen, qu'est décédé Jean Biondi, député socialiste, ancien sous-secrétaire d'Etat à l'Intérieur et ancien secrétaire d'Etat à la Fonction publique.

Un grand journaliste argentin

Le docteur Luis Mitre, président du conseil d'administration et directeur du journal *La Nacion*, de Buenos-Aires, est mort le 8 novembre dans la capitale argentine, où il était né le 28 novembre 1869. Le docteur Luis Mitre avait fait de *La Nacion* un des plus grands journaux d'information du Nouveau Monde, en créant à travers les grandes capitales tout un réseau de correspondants.

UNE CONFÉRENCE DU DOCTEUR DEBAT

Sous les auspices des Syndicats médicaux français, qui groupent plus de 30.000 médecins, le docteur Debat, membre de l'Institut, a fait au palais de Chaillot une conférence du plus vif intérêt sur l'évolution de la thérapeutique. Cet historique le conduisit au renouvellement issu des découvertes de la chimie apportant à l'art de guérir les hormones, les vitamines, les sulfamides, les antibiotiques. Ces armes dont le médecin est maintenant doté modifieront-elles les conditions de l'existence humaine ? Le docteur Debat continue de penser que prévenir vaut mieux que guérir et recommanda une sage hygiène. Et il rendit, pour terminer, un éloquent hommage aux savants français — Pasteur en tête — dont le rôle est capital dans le développement de la chimiothérapie.

Cette très brillante conférence, pleine d'aperçus originaux, illustrée de projections d'une ingénieuse simplicité, fut longuement applaudie par un très nombreux public.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'AVIATION :

Pierre Lefort, *l'Aviation, aujourd'hui, demain* (Hachette, 192 pages). Si étranger qu'il soit à l'aviation, le public se passionne pour les progrès foudroyants d'une découverte qui permet aujourd'hui de faire en moins de cent heures ce tour du monde que le héros de Jules Verne avait accompli en quatre-vingts jours.

M. Pierre Lefort n'étudie pas l'aviation sur le plan historique ou didactique, mais sous l'aspect évolutif, en faisant ressortir le caractère merveilleux des principales nouveautés. Il donne, dans un langage accessible au profane, la description des types nouveaux, avions géants, paquebots aériens, hélicoptères, engins guidés, pulsoréacteurs, stato-réacteurs, fusées, etc. Il s'attache aux problèmes d'actualité : évolution des trains d'atterrissage, appareils de tourisme, ravitaillement en vol, fusées de décollage, freinage aérodynamique, etc.

Pour lui, l'avion est un moyen de se libérer des attaches terrestres, aussi bien physiques qu'idéologiques, et de contempler d'autres visages de notre monde.

L'AMÉRIQUE LATINE:

Henri Pitaud, *Paraguay, terre vierge* (Edit. Frédéric Chambriand, 200 pages). L'auteur est un des pionniers du syndicalisme paysan qui, au retour d'un séjour au Paraguay, révèle ce pays trop souvent calomnié aux amateurs d'aventures et d'activité créatrice, tout en les mettant en garde contre les expatriations irréfléchies. « Paradis américain » des premiers conquistadores, le Paraguay est, malgré sa richesse prodigieuse, le pays le moins peuplé du Nouveau Monde : deux millions d'habitants à peine là où pourraient y vivre vingt ou trente millions. A l'écart des grandes voies maritimes et aériennes, c'est une oasis mystérieuse qu'anime une population aux mœurs simples et accueillantes.

M. Henri Pitaud retrace l'histoire mouvementée de ce pays, et notamment la curieuse domination des jésuites qui rêvèrent d'en faire une sorte d'arche de Noé au sein d'un monde où s'amorçaient les conflits que nous voyons se déchaîner aujourd'hui. Leur œuvre, si controversée, n'en a pas moins soulevé l'enthousiasme de Montesquieu et trouvé grâce devant Voltaire.

Une analyse des possibilités économiques du Paraguay complète ce tableau, dont l'auteur compte qu'il engagera les hommes d'initiative, résolus à ne compter que sur eux-mêmes, à aller tenter leur chance dans un pays où, dans toutes les crises, les partis politiques ont toujours respecté les personnes et les biens des étrangers.

LA QUESTION DE LA LONGÉVITÉ :

Pierre Gruyer, *Rajeunir, mythe ou réalité 1951 ?* (Edit. de bio-physique, 172 pages). La moyenne de la vie humaine croît depuis le début de ce siècle : de quarante ans avant la première guerre mondiale, elle vient de dépasser soixante ans. La raison de ce progrès est la disparition de grandes épidémies, la suppression de la mortalité par infection puerpérale, etc. « L'humanité, dit l'auteur, en sera bientôt réduite à mourir uniquement de cancer, de sclérose vasculaire et... d'accidents d'automobile. »

Le problème est aujourd'hui moins de prolonger la vie que de conjurer les effets de la sénilité. Aussi M. Gruyer dresse-t-il le bilan de la science dans la lutte antisénile. C'est l'objet du chapitre des antisérums et des remèdes propres à limiter les effets de l'usure fonctionnelle de l'organisme. Les résultats acquis grâce aux travaux de Bogomoletz et de Bardach seraient peu de chose en comparaison de ceux que permettent d'entrevoir les nouveaux auto--antisérums.

Nous trouvons dans son livre une hygiène du sommeil, du système nerveux, du travail, du sport, de l'habitation, etc., une technique de la lutte contre l'obésité, bref une somme des disciplines à observer pour atteindre ce que nos pères appelaient « une verte vieillesse ».

ALBERT MOUSSET.

A PROPOS DE BERNARD SHAW

Le portrait de G. Bernard Shaw paru dans notre numéro du 11 novembre dernier, représentant le grand écrivain irlandais chez lui, près d'une statuette reçue comme « Oscar » pour *Pygmalion*, a été pris par Mme Germaine Kanova. Cette épreuve portait au dos les quelques lignes que nous avons tenu à reproduire sous la forme autographique.

JOURNÉES ANVERSOISES A PARIS

La présence à Paris du bourgmestre d'Anvers, M. L. Craeybeck, qu'accompagnaient deux de ses échevins, MM. Vrints et Somers, ainsi que M. Oscar Leemans, directeur général du grand port flamand, a fourni l'occasion de plusieurs manifestations. Tout d'abord, une conférence de presse dans les salons de la Chambre de commerce belge permit d'entendre un exposé très documenté de M. Vrints sur le port d'Anvers. M Somers rappela ensuite, avec une légitime fierté, les titres artistiques de la grande cité qui abrite tant de merveilles. Le bourgmestre, M. Craeybeck, évoqua les liens qui unissent les deux pays. Le lendemain, un dîner réunissait avec les membres de l'administration communale anversoise de nombreuses personnalités et notamment S. E. le baron Guillaume, ambassadeur de Belgique en France, Mme Georges Picot, vice-présidente du Conseil municipal de Paris, MM. de Menditte, président du groupe franco-belge au Conseil de la République, Yrissou, conseiller de la République, et Jean Viat, directeur de la navigation française sur le Rhin. Le président de la Chambre de commerce belge, M. Jacques Hennes, et ses collaborateurs, MM. Georges Verbrugge et Maurice Bohanich, accueillaient les personnalités qui assistaient à ce dîner auquel avait été convié, en raison des relations entre les deux villes, M. le maire de Strasbourg, venu à la tête d'une importante délégation d'industriels alsaciens.

I. SAINT-INÈS.

LES INONDATIONS DU TCHAD

L'abondance des pluies a provoqué dans le territoire du Tchad de graves crues du Chari et du Logone. A Fort-Lamy, la station de radio et l'agglomération africaine ont été particulièrement touchées.

LÉGION D'HONNEUR

Marine marchande

Dans l'importante promotion de la Légion d'honneur récemment parue au titre du ministère de la Marine marchande nous avons relevé avec plaisir les noms de MM. Gustave Anduze-Faris (ci-contre), président de la Compagnie des Messageries maritimes, et Jacques Marchegay, vice-président et secrétaire général du Comité central des armateurs de France, tous deux promus commandeurs, de Francis Fabre (ci-dessous à gauche), président directeur général de la Compagnie des Chargeurs Réunis, promu officier, et de Edmond Lanier (à droite), directeur secrétaire général de la Compagnie générale transatlantique, nommé chevalier.

Yves Gandon

La promotion de l'Education nationale nous a apporté d'autre part l'heureuse nouvelle de la nomination au grade de chevalier de notre collaborateur et ami Yves Gandon. L'Académie française avait déjà l'an passé distingué le talent du romancier en lui décernant le Grand Prix du roman. Nous lui adressons nos biens cordiales félicitations.

CINQUANTE ANS D'IMPRIMERIE

Une exposition vient de rappeler au public l'activité que l'imprimerie Draeger a mise depuis cinquante ans au service de la publicité. La maison Draeger a su, en groupant des techniciens, en mettant à leur disposition un matériel sans cesse amélioré et en faisant appel aux meilleurs dessinateurs, donner à sa production un incontestable cachet d'art. Assistaient notamment au vernissage : la princesse de La Tour d'Auvergne, la princesse de Caraman-Chimay ; MM. Léon Bailby ; Raymond Cogniat, représentant le directeur des Beaux-Arts ; Bizardel, Maurichcau-Beaupré, Cassandre, Masson-Forestier, Maximilien Vox, George Waldemar, Robert Lang, Duport, Ponchon, etc.

ÉCHOS et NOUVEAUTÉS

UN PINCEAU ÉLECTRIQUE

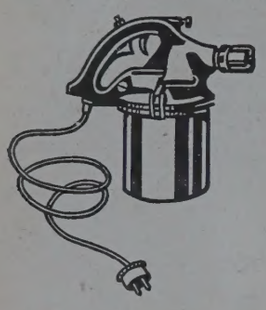
De nos jours, il est rare de constater autant qu'en peinture combien le travail s'effectue encore à l'aide de procédés séculaires.

Une installation avec groupe compresseur requiert une dépense certaine et nécessite un emplacement relativement important.

Pour cette raison le simple pinceau est resté jusqu'à ce jour l'engin le plus familier des utilisateurs professionnels ou des amateurs.

Il existe pourtant un moyen moderne et de plus en plus connu d'appliquer toutes les peintures et de pulvériser désinfectants et poudres insecticides.

Un appareil, l'Électrospray, véritable « pinceau électrique », économise 80 % de temps et de matière tout en consommant l'équivalent de deux lampes d'éclairage et produit lui-même son air comprimé.



L'Electrospray peint tout, partout, et déjà 5.000 usagers en apprécient les avantages incontestables.

Le pinceau électrique Electrospray est fabriqué en France et distribué par les Établissements Chatellier S. A., 4, rue Massenet, Paris (16e). JAS. 60-01.

LE FROLIX

Quelle que soit l'adresse du conducteur, il ne peut deviner les embûches invisibles qui se présentent au ras du sol devant les roues. Trottoir surélevé, borne insoupçonnable, et tant d'obstacles pouvant frôler les ailes, râper les flancs des pneumatiques et même endommager les roues. Frolix, petite antenne latérale en corde à piano musicale, à l'avance, prévient le conducteur.

Avec Frolix, la voiture est parée contre les petites anicroches qui pèsent lourdement dans le budget de l'automobiliste.

La paire (pour un côté de voiture) : 480 francs.

Deux paires, formant garniture complète : 850 francs. Mandat à SOPAL., 65, r. Bayen, Paris (17e). C.C.P. 1474-43.

DE L'ACTUALITÉ !

Par sa recherche minutieuse des améliorations techniques automobiles, son désir de tenir toujours le grand public au courant des réalisations mondiales, ses cent dessins et photos, ses articles de grand reportage, sa présentation attrayante, le grand technico-magazine « L'Automobile », qui paraît dorénavant sur quarante pages, mérite l'immense succès qui lui est fait par ses lecteurs.

Ses « Ecorchés » de voitures vous livrent les mille détails de construction des différents types actuellement en service ou en cours de réalisation. Sa cote des voitures d'occasion vous guidera au mieux dans l'achat ou la vente de votre voiture.

Vous y trouverez également les dernières nouvelles sportives automobiles, motocyclistes et d'aviation.

Chaque numéro est un succès.

En vente partout ; à défaut contre 60 francs à « L'Automobile », 6, rue de Milan, Paris (9e). C.C.P. Paris 4026-13.

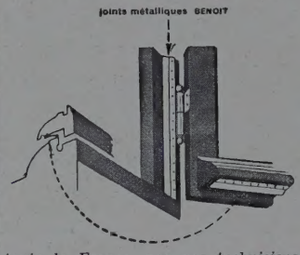
L'APPAREIL A DESSINER « REFLEX »

...vous permet de tout *copier-agrandir-réduire* exactement et rapidement. Notice n° 10 gratuite. J. Fuchs constructeur, Thann (Ht-Rhin).

VOUS AUREZ BEAU FERMER VOS FENÊTRES, L'HIVER PROCHAIN

le vent, la pluie, le froid et la poussière se glisseront dans votre home, si vous n'avez pas fait installer des joints métalliques Benoit en temps utile.

Posés sur vos fenêtres et portes, dans

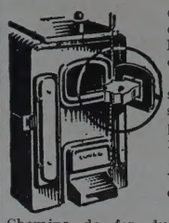


toute la France, par nos techniciens-monteurs, les joints Benoit sont invisibles, pratiquement inusables, garantis dix ans, et économisent 35 % de votre chauffage. N'attendez pas la dernière minute : votre commande passée dès maintenant sera exécutée rapidement.

Demandez notre documentation n° 46 sans engagement de votre part.

Établissements E. Benoit et Cie, 11, rue des Petites-Écuries, Paris (10e). TAItbout 66-24 et 25. A Alger : M. Heilès, Les Brises, Pointe-Pescade.

ÉCONOMISEZ 25 A 35 % DE CHARBON



en équipant vos chaudières avec l'économiseur de charbon Edco.

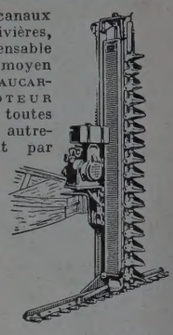
Pose facile, sans spécialiste, par simple échange des portes. Envoi franco 2.900 à 16.000 francs suivant la puissance de la chaudière.

Quelques clients: Chemins de fer du Nord, P.-L.-M., Banque de France, Crédit Lyonnais, Comptoir national d'Escompte, Recettes-perceptions de Paris, des milliers d'hôtels et maisons particulières, Paris et province.

Brochure gratuite sur demande.

Edco Service 20, 216, rue de Rivoli, Paris (1er) (Tuileries). OPÉ. 87-17.

NOUVEL APPAREIL FAUCARDEUR A MOTEUR (modèle 1950),



Pour tous les canaux ou bras de rivières, il est indispensable de faucarder, au moyen du nouveau faucardeur a moteur (modèle 1950), toutes les herbes qui, autrement, finiraient par obstruer les turbines.

La drague pour curage est le complément indispensable que doivent se procurer les propriétaires en surfaces en eau pour l'assainissement de ces dernières.

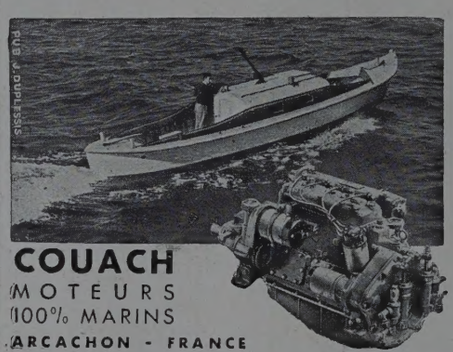
Établissements Cl. Bonnet et Fils, 4, rue de la Bastille, Paris (4e).

Notice spéciale sur demande.

COUACH

La pinasse type "ARCOA" équipée du moteur COUACH BD4 15/18 CV.

A POMPES A PISTONS



CHARGE UTILE : 3 TONNES

CARACTÉRISTIQUES :

- Vitesse élevée pour une faible puissance.
- Très grande stabilité.
- Tenue à la mer remarquable.
- Tirant d'eau 0m55.
- Manœuvre aisée par un seul homme.

COUACH

MOTEURS 100% MARINS

ARCACHON - FRANCE

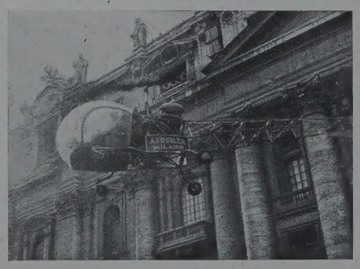
INSTITUT DE BEAUTÉ POUR BÊTES A FOURRURE

C'est avec le plus grand intérêt que les journalistes invités à visiter les installations d'une maison spécialisée ont suivi le cycle des opérations que subissent les fourrures pour rester toujours belles.

Des chambres frigorifiques sont aménagées où l'on entrepose les vêtements — le froid est, en effet, le seul phénomène qui puisse rendre à leur pelage toute sa vitalité. Cependant, avant d'y être admises, les peaux subissent un minutieux examen ; il s'agit de connaître le degré de leur usure, la netteté de leur lustre, la fragilité de leur cuir. Il faut aussi les nettoyer selon des procédés qui varient de l'une à l'autre : plongeon dans des cures de liquides appropriés, aspiration avec battage et soufflerie... Les impuretés imprégnées dans les poils ou le support disparaissent ; aucun œuf, aucune larve d'insecte ne subsiste. On permet alors aux bêtes que l'on soigne de prendre un repos rafraîchissant. Ensuite, au sortir des chambres frigorifiques, le vison royal, la zibeline, les renards d'importation et leurs frères inférieurs les renards d'élevage, la pléiade des pelleteries moins rares aux noms ingénieux passent entre les rouleaux compresseurs d'une machine automatique réglée à la température favorable à chacun d'eux et se présentent enfin dans tout l'éclat de leur beauté reconquise.

NOUVELLES RELIGIEUSES

Pour la première fois dans l'histoire un hélicoptère s'est posé, le 11 novembre, sur les marches de la basilique Saint-Pierre de Rome. Il était porteur d'un message adressé au pape par les familles des pilotes tombés au cours de la dernière guerre. Mgr Carlo Grano, chef du protocole au Vatican, est sorti de la basilique pour recevoir ce message et remettre deux médailles aux pilotes de l'appareil.



Mgr Abd, évêque de Tripoli (Liban), venu à la tête d'une délégation maronite exprimer à la France la sympathie des catholiques libanais, a été reçu par le président de la République et M. Robert Schuman.

Devant les catholiques strasbourgeois réunis au palais des Fêtes sous la présidence de Mgr Weber, évêque de la ville, M Lecour-Grandmaison, président de la F. N. A. C., a parlé des « catholiques dans le monde moderne ».

Au Parc des Expositions de la Porte de Versailles, le 11 novembre, plusieurs milliers de guides, venus de toutes les régions de France, ont participé à une fête organisée à l'occasion du 2.000e anniversaire de la fondation de Paris.

A Paray-le-Monial, M. le sous-préfet de Charolles a remis en présence de Mgr Lebrun, évêque d'Autun, la croix de chevalier de la Légion d'honneur à Mère Clément, Supérieure générale de la congrégation diocésaine des Sœurs de Sainte-Marthe.

CHRONIQUE FLORALE

La rose

La rose n'est nulle part plus à son aise qu'en France. Les maîtres jardiniers de notre pays sont parmi les meilleurs du monde, et les roses nouvelles de Lyon sont partout les ambassadrices du goût français.

Le rosier peut être planté de fin octobre à fin avril. Il se développe très vite et commence à fleurir en juin. Cette floraison se poursuit jusqu'à fin novembre. La plante demande une exposition ensoleillée. Le terrain doit être travaillé jusqu'à une profondeur de 35 centimètres. Il faut veiller toutefois à laisser un intervalle de 40 centimètres entre chaque sujet.

La culture des rosiers est économique : une plantation peut durer vingt ans.

UN GRAND ANNUAIRE

Dans la seconde quinzaine de janvier 1951 paraîtra l'*Annuaire Desfossés-S. E. F.*, qui réunira dans ses deux volumes des notices complètes sur les sociétés et les listes des administrateurs, commissaires aux comptes, agents de change, courtiers, banques et établissements financiers.

NOUVELLES INVENTIONS

Distributeur de nourriture

Un appareil électronique se charge désormais, aux Etats-Unis, de l'alimentation du chien de la maison quand ses maîtres partent en voyage. Il comprend une série de plateaux réfrigérés, dont chacun sort à heure fixe, portant une ration de nourriture, tout en actionnant une sonnerie d'avertissement. L'appareil fonctionne automatiquement pendant une période de dix jours. Il fournit également en permanence un bol d'eau pure et fraîche.

Robots comptables

Une banque américaine vient d'installer dans ses services un appareil électronique qui effectue automatiquement l'enregistrement des chèques et les relevés de comptes de ses clients. L'appareil travaille trois fois plus vite qu'un employé et élimine toute erreur d'écriture. Il signale immédiatement tout « découvert » éventuel dans un compte.

Une autre machine utilisée depuis peu opère le classement des pièces de monnaie. Elle trie, en une opération, 25.000 pièces, qu'elle compte, met en paquets et emballe à raison de 1.000 à la minute. Toute pièce défectueuse est rejetée au moyen d'un dispositif électronique de vérification.

Pour les automobilistes

Une « moustiquaire pour automobile s'adapte sur tous les modèles de portières, protège des insectes et aussi des pierres et graviers...

LES SPECTACLES

ATHÉNÉE - LOUIS JOUVET

Pierre Renoir
Gabrielle Dorziat
Monique Mélinand et
Louis Jouvet dans

TARTUFFE

CALENDRIER DES CONCERTS

GAVEAU
Dimanche 3 Décembre 15 h. (Kiesgen-de Valmalète)

Société Philharmonique de Paris
L'Orchestre de chambre
COLLEGIUM MUSICUM ITALICUM
Direction : Renato Fasano
Vivaldi Pergolèse - Paisiello

GAVEAU
Mardi 5 Décembre 21 h. (Kiesgen-de Valmalète)

Société Philharmonique de Paris
QUATUOR
GERTLER
Grétry — Mozart — Bartok
Ravel — Brenta

PANORAMA RADIOPHONIQUE

Une curieuse rubrique intitulée : « Symphonie contre symphonie », mérite l'attention. Deux orchestres, l'un, classique, dirigé par Jean Giardino, l'autre, de jazz, conduit par Wal-Berg, jouent à tour de rôle des pages modernes curieusement choisies. L'avantage de cette initiative est de permettre l'introduction de musique dite « légère » dans un concert réputé « sérieux » ; la frontière qui sépare les œuvres graves, solidement charpentées, de celles écrites d'intuition tend à disparaître depuis quelques années. Un jeu est organisé au cours de l'émission ; les sans-filistes doivent écrire à la Radiodiffusion pour indiquer parmi les six morceaux interprétés celui qui leur plaît le mieux ; cette question fait penser au gourmet à qui l'on prie d'indiquer s'il préfère un œuf à la coque ou un mont-blanc aux marrons, des nouilles à l'eau ou du foie gras ; c'est à bon escient que je choisis ces différents plats, certains d'entre eux sont simples, d'autres, travaillés. Il en va de même pour les partitions qui furent exécutées : un paso-doble espagnol et la danse rituelle du feu de Manuel de Falla, *Stormy weather*, et *Daphnis et Cloé*, le pur chef-d'œuvre de Maurice Ravel...

Les Petits Chanteurs à la croix de bois sont en Amérique jusqu'à Noël. Pierre Crénesse a transmis de New-York le concert qu'ils ont donné au Carnegie Hall, animés par l'abbé Maillet, si touché par le tendre accueil que le groupe venait de recevoir au Canada. Les applaudissements crépitèrent aux Etats-Unis, les encouragements fusèrent. Le programme était d'ailleurs magnifique et méritait des louanges. Il comprenait notamment des extraits d'une messe du XVI^e^ siècle, disparue depuis cent quatre-vingts ans, retrouvée par le R. P. Martin, qui fut chantée jadis aux funérailles des rois de France depuis Henri IV jusqu'à Louis XV. *Yver (hiver), vous n'estes qu'un vilain,* la ballade de Charles d'Orléans mise en musique par Claude Debussy et qui décrit les rigueurs de la froide saison, fut admirablement exprimée. Il était bien émouvant d'écouter de France ces petits ambassadeurs qui apportent au Nouveau Monde un précieux reflet de l'Ancien.

W.-L. LANDOWSKI.

COURRIER MUSICAL

Tout désignait l'église Saint-Roch pour l'audition de la *Messe des obsèques royales* et de celle du *Sacre des rois de France* dont les voix, éteintes pendant des siècles, ont retenti à nouveau voila quelques jours. Non que Saint-Roch fût, à proprement parler, paroisse des rois ; mais tant de souvenirs des époques royales y sommeillent !

La *Missa pro defunctis* d'Eustache du Caurroy, exécutée pour la première fois aux funérailles d'Henri IV, resta de règle aux obsèques des rois de France jusqu'à la Révolution ; elle est tout imprégnée de majesté tranquille ; ni plaintes, ni déchirements : la confiance, la sérénité devant la mort, la vie qui recommence... « Le roi est mort, vive le roi !... » Et ce que nous connaissons de du Caurroy, chanoine de la Sainte-Chapelle sous le roi Henri, homme et musicien d'Eglise s'il en fut, se rapporte avec exactitude au style et à l'expression de sa messe ; aux confins de deux siècles, l'œuvre procède encore des traditions de la Renaissance, mais déjà sa polyphonie se révèle plus librement traitée, en ses stylisations savantes du rituel. Et l'esprit de la liturgie des morts se trouve recréé tout au long de ce grand chœur à cinq voix qui, soutenu par l'orgue, alterne avec les intonations grégoriennes.

Plus complexe apparaît la *Missa Sacri Regum Francorum*. Elle pose le problème déconcertant d'une disparate évidente à l'examen des parties séparées, dissipée à l'audition, où, en définitive, l'unité de style l'emporte. D'Etienne Moulinié nous savons trop peu de chose pour lui attribuer la *Messe du sacre* dans son entier ; d'autant que si l'on croit déceler le XIII^e^ siècle à la dernière partie, le *Benedictus* est digne des plus vigoureuses polyphonies du XVI^e^ et, détail plus troublant, le chœur final annonce le XVIII^e^, alors que Moulinié serait mort vers 1670. A-t-il remanié des fragments anciens, puis lié le tout avec les deux seules parties portant authentiquement son nom, l'*Agnus Dei* et l'*Offertoire ?* Le *Vivat Rex* terminal fut-il l'œuvre d'un continuateur ? Autant de questions, autant d'énigmes. Unique certitude : la beauté profondément religieuse de cette messe, animée du souffle sacré. Et peut-être a-t-il fallu l'apport de tous les âges de la royauté pour qu'on la sentît ainsi marquée de l'esprit de vaillance et d'humilité des cérémonies du sacre, où le roi Très Chrétien s'agenouille en humble servant de Dieu et de son peuple : « Je suis venu pour servir, et non pour être servi. » Solennité mystique plus que royale, car les trompettes éclatantes du *Sanctus* et de l'*Alléluia* proclament le triomphe de Dieu avant celui du souverain terrestre.

C'est aux chanteurs de Saint-Eustache et à leur éminent directeur, le R. P. Martin, que revenait l'honneur de ces deux exécutions : ils ont su les revêtir de la majesté et de la simplicité de style qu'elles réclament ; et l'auditoire emplissant les nefs savait tout ce que représentait de rare pareille tentative.

L. MAURICE-AMOUR.

PHILATÉLIE

NOUVELLE SÉRIE JAPONAISE

Il est rarement question dans cette chronique des nouveautés philatéliques japonaises, faute de place. Cependant nous avons aujourd'hui l'occasion de signaler une série émise le 28 octobre, un lecteur nippon nous l'ayant envoyée dès sa parution.

Il s'agit de quatre vignettes de même valeur, 8 yen, et de même couleur, brun

rouge. Illustrées de sujets sportifs, elles sont destinées à commémorer la cinquième réunion athlétique nationale de Nagoya.

J. BELLAY.

LE BRIDGE (N° 82)

SOLUTION DE L'ÉTUDE N° 67

LE MORT : ♠ 10 4 ♡ R 6 ◇ V 6 3 2 ♣ A D V 3 2

♠ R V 8 7 6 ♡ A 8 4 ◇ 5 4 ♣ 9 7 6

NORD / OUEST EST / SUD

♠ D 5 2 ♡ 10 7 3 2 ◇ 10 9 8 7 ♣ R 4

♠ A 9 3 ♡ D V 9 5 ◇ A R D ♣ 10 8 5

L'énoncé ne donne que les jeux de Nord et d'Ouest ; les déclarations : Sud ouvre d'un sans-atout, Nord répond 2 ♣, Sud demande et joue 3 S.-A. ; et le début du jeu : Ouest entame du ♠ 7 et Est fait la levée avec la dame. Est retourne un petit ♠, Sud joue le 9, et Ouest prend du valet. Que doit jouer Ouest maintenant?

Ouest doit raisonner comme si les jeux de Sud et d'Est étaient cachés. Je ne les ai donnés que pour aider le joueur moyen à comprendre la solution.

Il est évident qu'Ouest doit rejouer ♠ pour affranchir cette couleur. Mais quelle carte à ♠? Si le seul but était d'affranchir les ♠, n'importe quel ♠ ferait l'affaire. Mais Ouest doit voir plus loin.

Si Sud a ♠ A 9 3 (ou ♠ A 9 3 x), Est n'aura plus de ♠ à renvoyer, s'il peut reprendre à temps la main. Quelle couleur jouera alors Est pour essayer de rendre la main à Ouest, afin que ce dernier puisse faire ses deux derniers ♠ et la chute? Est hésitera entre les deux couleurs rouges, la vue du mort lui interdisant manifestement de rejouer ♣.

Ouest peut et doit indiquer à Est la couleur rouge qu'Est devra rejouer, s'il peut reprendre à temps la main (dans l'exemple, il la reprendra avec le ♣ R). Dans le diagramme, Ouest ayant le ♡ as, désire évidemment qu'Est rejoue ♡, la plus chère des deux couleurs rouges. Ouest doit donc affranchir les ♠ en jouant le ♠ R à la 3^e^ levée : c'est l'appel de préférence.

Si, au lieu du ♡ as, Ouest avait eu le ◇ as, Ouest eût affranchi les ♠ en jouant le ♠ 6, son plus bas ♠, à la 3^e^ levée, appelant ainsi ◇ la couleur rouge à bon marché. Appel de préférence.

L'appel de préférence (Suite)

L'appel de préférence revêt des formes multiples.

LE MORT : ♠ D 8 6 ♡ D 9 2 ◇ R D V 9 8 5 ♣ 6

♠ 10 7 5 4 3 ♡ 10 8 5 ◇ A ♣ R 9 8 2

NORD / OUEST EST / SUD

♠ A R V ♡ 6 4 ◇ 10 7 4 ♣ D V 10 7 4

♠ 9 2 ♡ A R V 7 3 ◇ 6 3 2 ♣ A 5 3

Les déclarations :

EST	SUD	OUEST	NORD
1 ♣	contre	3 ♣	3 ◇
passe	3 ♡	passe	4 ♡

Sud joue donc 4 ♡ et Ouest entame du ◇ as, manifestement un singleton.

Comment Ouest va-t-il passer la main à Est pour que ce dernier puisse lui faire couper un ◇?

Si Ouest est livré à son seul raisonnement, il renverra probablement un petit ♣ dans l'espoir que si Est a un as, ce sera plutôt le ♣ as que le ♠ as, Est ayant annoncé ♣. Mais si Ouest joue ♣, le demandeur fait plus que son contrat.

Est, sur le ◇ as, doit jeter son ◇ 10.

Ce ◇ 10 qui, pour un joueur qui ne réfléchit pas, semble être une demande de continuer ◇ est en réalité un appel de préférence, enjoignant à Ouest de jouer ♠. En effet, d'une part, Est, sachant que le ◇ as est un singleton, Ouest ne pourra donc continuer ◇. D'autre part, la vue du mort montre qu'il ne peut y avoir aucun intérêt à rejouer ◇.

Ouest, pour passer la main à Est à la seconde levée, a donc le choix entre les deux couleurs noires. Or le ◇ 10 lui demande de jouer ♠, ce qui assure la chute. Si, au lieu du ♠ as, Est avait eu le ♣ as, il eût jeté son ◇ 4 sur l'as, demandant à Ouest de jouer ♣.

(A suivre).

ÉTUDE N° 68

LE MORT : ♠ R 6 ♡ D V 10 6 5 ◇ D V 10 ♣ 10 4 2

♠ A 10 9 7 4 2 ♡ ... ◇ 8 5 3 2 ♣ 9 5 2

NORD / OUEST EST / SUD

Les déclarations :

SUD	NORD
1 ♡	4 ♡
6 ♡	

Cette manière de demander les chelems sans convention est mauvaise. Ouest entame du ♠ as, sur lequel Est jette le ♠ V et Sud la ♠ D. Comment Ouest doit-il continuer?

ANDRÉ CHÉRON.

Oui, c'est possible de devenir comptable

si vous avez votre certificat d'études

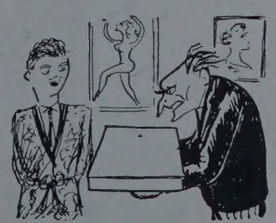
La comptabilité est maintenant un métier bien payé, une profession agréable. Cette situation est à votre portée. Y avez-vous songé ?

En quatre mois vous pouvez apprendre la comptabilité chez vous, au moyen de la sympathique Méthode Caténale, sans rien changer à vos occupations habituelles.

Demandez le document gratuit n° 4234, Ecole Française de Comptabilité, 91, avenue de la République, Paris. Ne pas joindre de timbre. Préparation aux examens officiels d'État.

LE TAILLEUR JALOUX OU LA VENGEANCE SUR MESURE (TÉLÉDRAME CAMIQUE), par CAMI.

LE BEL ALCINDOR
J'aime une belle volcanique,
C'est la femme de mon tailleur.
Ce jaloux, au regard oblique,
Ne se doute de rien, d'ailleurs.
Il doit me livrer, c'est comique,
Aujourd'hui, ce crédule époux,
Un complet-veston magnifique
Pour aller à mon rendez-vous !



LE TAILLEUR JALOUX, *entrant.*
Comme convenu, je vous porte
Votre « complet », dans ce carton.
(A part, en sortant :)
Tu peux me tromper, que m'importe !
La vengeance est douce, dit-on,
Et c'est la mort que je t'apporte
Sous forme de « complet-veston » !

LE BEL ALCINDOR
J'attends, dans ce bois solitaire,
La femme du tailleur jaloux,
Vrai « chaperon rouge » adultère
Dont je suis « le grand-gentil-loup » !
Mais la voici, sous la ramée,
Comme Mireille dans le temps...
« Viens près de moi, ma bien-aimée,
« Nous allons fêter le printemps ! »

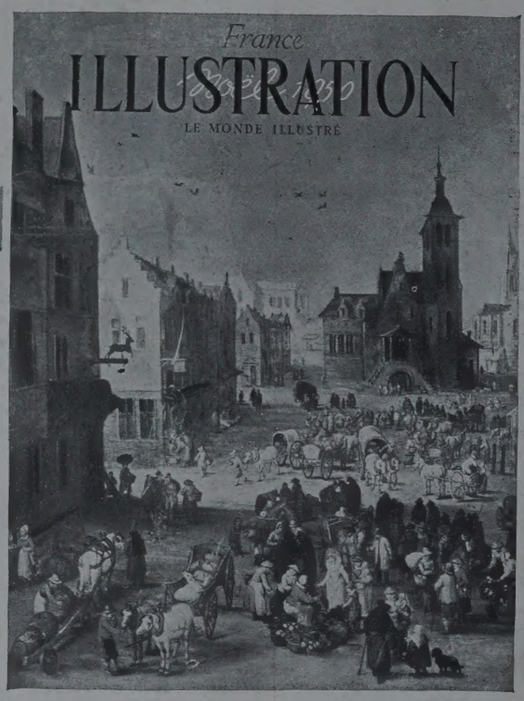
L'ÉPOUSE VOLAGE
« Je veux d'un baiser strombolique,
« Sur tes lèvres marquer le sceau !
« Ciel ! Comme une bombe atomique
« Mon amant éclate en morceaux !
« Et moi je sens dans ma poitrine
« Qu'un éclat mortel pénétra !...
« Oh ! mon mari !... Je le devine,
« Notre mort, il la perpétra !... »

LE TAILLEUR JALOUX, *surgissant.*
— « Oui, j'ai passé des nuits à coudre
« Par vengeance un « complet-veston »
« Fait en tissu de « coton-poudre »,
« Autrement dit : « fulmi-coton ! »
« L'énigme est facile à résoudre,
« Si ton bel Alcindor est « feu »
« C'est que tu mis le feu aux poudres
« Par ton brûlant baiser de feu ! »

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 4^e^ trimestre 1950. N° 116. — Printed in France.

" LES CRÉATIONS ARTISTIQUES QUI NOUS ENCHANTENT ONT-ELLES EN COMMUN UN VERBE ÉTERNEL ? " TEL EST LE VASTE THÈME DU NUMÉRO DE

NOËL 1950



DE

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

QUI PARAITRA SAMEDI PROCHAIN

D'UNE RICHESSE ARTISTIQUE RAREMENT ATTEINTE

cet album est préfacé par G. DUHAMEL, de l'Académie française

124 PAGES DONT 64 EN COULEURS

SOUS UNE COUVERTURE VERNIE EN QUADRICHROMIE REPRODUISANT UN TABLEAU INCONNU DE BREUGHEL DE VELOURS

★

DES SIGNATURES BRILLANTES :
LA PRINCESSE BIBESCO ; MADELEINE HOURS, CHEF DES SERVICES DU LABORATOIRE DU LOUVRE ; GEORGE ADAM ; Dr F. BRIDGMAN ; JEAN PORCHER, CONSERVATEUR DES MANUSCRITS A LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE, ETC.

DE RICHES ILLUSTRATIONS, NOTAMMENT : LES CHEFS-D'ŒUVRE DE L'ÉGLISE SAN ZENO DE VÉRONE ; DES IMAGES REHAUSSÉES D'OR DU BRÉVIAIRE DE MARTIN D'ARAGON, RÉCEMMENT LÉGUÉ A LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE, ETC.

UN DÉPLIANT ET 6 HORS-TEXTE

REPRODUISANT : UN VITRAIL CONÇU PAR LE PEINTRE ROUAULT POUR LA NOUVELLE ÉGLISE NOTRE-DAME D'ASSY ; UN TABLEAU DE GEORGES DE LA TOUR ; UNE TÊTE D'ENFANT DE DÜRER ; LE CHRIST DE CROTTI, RÉALISÉ POUR LA CHAPELLE DU PAQUEBOT « LIBERTÉ ».

★

RETENEZ-LE DÈS AUJOURD'HUI CHEZ VOTRE FOURNISSEUR HABITUEL

POUR LES ÉTATS-UNIS LA MISE EN VENTE DE CE NUMÉRO EST EXCLUSIVEMENT RÉSERVÉE A

FRENCH & EUROPEAN PUBLICATIONS - inc. 610 Fifth Avenue, NEW-YORK 20 N. Y.

BUREAU A PARIS : 79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN